



Reformierte Kirchen
Bern-Jura-Solothurn
Eglises réformées
Berne-Jura-Soleure

Von Gott bewegt. Den Menschen verpflichtet.
Animés par Dieu. Engagés pour les humains.

ENSEMBLE

80 | 03/2026

4 **Prison – hôpital – EMS**
Aumônerie: un service
spirituel souvent méconnu

10 **Spezialseelsorge**
Seelsorge: ein oft ver-
kannter spiritueller Dienst

18 **Seelsorge in
der Kirchgemeinde**
Seelsorge ist jenseits von
Richtig und Falsch

8 Aumônerie hospitalière
Spitalseelsorge



Spezialseelsorge

10

4

Prison – hôpital – EMS



14

Care Team Kanton Bern
Care Team du canton
de Berne

16

Gemeinschaftlich trauern
Deuil communautaire

18 Seelsorge in der Kirchgemeinde
L'aumônerie en paroisse



20

Armee-seelsorge
Aumônerie de
l'armée

22 Bäuerliches Sorgentelefon
Ligne d'écoute pour
les agriculteurs



24

Flucht und Asyl
Fuite et asile

26 Sozialdiakonie
Diaconie

28

Nachruf
Nécrologie

30 Ehe Partnerschaft Familie

L'aumônerie a beaucoup de facettes

Chère lectrice, cher lecteur,

Dans un monde de plus en plus sécularisé, l'aumônerie continue de jouer un rôle important dans notre société, même si l'étendue et la richesse de son offre demeurent parfois méconnues.

Les aumônières et les aumôniers sont actifs auprès des personnes en situation de vulnérabilité dans les endroits les plus cachés de la société. Dans les centres fédéraux pour requérants d'asile par exemple, leur service s'adresse souvent à des personnes n'appartenant pas à une confession chrétienne. Mais ils sont présents pour toutes et tous. À l'armée, l'aumônerie est également multireligieuse et traite chacun et chacune avec le même respect, tout en gardant une stricte confidentialité.

L'aumônerie répond aussi présente dans les situations exceptionnelles, comme les accidents ou les drames, avec les Care Team. Cela a été le cas à Crans-Montana, où plusieurs équipes ont pris en charge les victimes et leurs proches.

Saviez-vous qu'en Suisse alémanique, une ligne d'assistance agricole propose un soutien aux agriculteurs et agricultrices en difficulté? Une aide soutenue financièrement par les Églises réformées Berne-Jura-Soleure et qui offre des informations spécifiques et des prestations d'accompagnement aux paysannes et paysans victimes d'accident ou de burnout par exemple.

Vous pourrez le découvrir dans ce numéro, les métiers de l'aumônerie sont variés. Ils s'exercent souvent dans des lieux laïcs comme l'hôpital, la maison de retraite, la prison, l'institution spécialisée. Ils ont en commun une posture singulière: partager le quotidien, soutenir sans imposer, respecter la liberté de l'autre. Ils exigent une solide formation et expérience, mais aussi une grande humilité.

Même si ses formes sont sans doute appelées à évoluer à l'avenir, l'aumônerie permet à l'Église de demeurer présente au cœur de la société. Le drame de Crans-Montana en a témoigné: lorsque l'impensable survient, une présence porteuse de sens et de solidarité devient essentielle.

Nathalie Ogi
Rédactrice / Redaktorin

Seelsorge hat viele Facetten

Liebe Leserin, lieber Leser

Umfang und Vielfalt ihres Angebots werden nicht selten unterschätzt. Dennoch spielt die Seelsorge in unserer Gesellschaft auch in einer zunehmend säkularisierten Welt nach wie vor eine wichtige Rolle.

Die Seelsorger:innen sind an den verborgensten Orten der Gesellschaft für Menschen in prekären Situationen tätig. In Bundesasylzentren zum Beispiel unterstützen sie oft Personen, die keiner christlichen Konfession angehören. Ihre Dienste richten sich an alle und jeden. In der Armee ist die Seelsorge ebenfalls multi-religiös ausgerichtet. Sie behandelt dabei alle mit dem gleichen Respekt und wahrt eine strikte Vertraulichkeit.

Die Seelsorge ist auch in Ausnahmesituationen wie Unfällen oder Katastrophen mit Care Teams präsent. Das war beispielsweise der Fall in Crans-Montana, wo sich mehrere Teams um die Betroffenen und ihre Angehörigen kümmerten.

Wussten Sie, dass in der Deutschschweiz eine landwirtschaftliche Hotline Bäuerinnen und Bauern in schwierigen Situationen unterstützt? Es handelt sich dabei um ein Hilfsangebot, das von den Reformierten Kirchen Bern-Jura-Solothurn finanziell unterstützt wird und beispielsweise verunfallten oder von Burnout betroffenen Landwirt:innen spezifische Informationen bietet.

Bei der Lektüre werden Sie feststellen, dass die Seelsorge eine grosse Vielfalt aufweist. Seelsorger:innen sind oft an weltlichen Orten tätig: in Spital, Altersheim, Gefängnis oder anderen Institutionen. Ihnen allen ist eine einzigartige Haltung gemeinsam: Seelsorger:innen teilen den Alltag, bieten Unterstützung, ohne diese aufzudrängen, und sie respektieren die Meinung des Gegenübers. Das setzt eine solide Ausbildung und Erfahrung voraus, aber auch eine grosse Demut.

Auch wenn sich die Formen der Seelsorge in Zukunft zweifellos wandeln werden, ermöglicht sie es der Kirche doch, in der Mitte der Gesellschaft präsent zu bleiben. Das Drama von Crans-Montana hat es gezeigt: Wenn das Unsagbare eintritt, ist eine bedeutungsvolle und solidarische Präsenz unabdingbar.

Aumônerie: un service spirituel souvent méconnu

L'aumônerie se déploie sous des formes diverses – en prison, à l'hôpital, en EMS ou auprès de personnes en situation de handicap. Mais un fil conducteur reste présent: l'écoute, l'attention portée à l'autre et l'accueil de chacun et chacune dans sa singularité.

Interview: Nathalie Ogi

Matthieu Mérillat, jeune pasteur, accompagne des détenus à la prison de Porrentruy. Sandra Singh soutient des malades à l'hôpital de Delémont. Quant à Daniel Chèvre, membre du service d'aumônerie œcuménique du Jura et du Jura bernois, il rencontre des personnes en situation de handicap. Chacun raconte ce qu'il cherche à offrir à ceux et celles qu'il accompagne – et ce qu'il reçoit en retour.

L'Église a perdu de son importance dans la société, notamment en raison de nombreuses autres offres. Cela s'applique-t-il également à l'aumônerie?

Daniel Chèvre: Beaucoup de gens associent le mot « Église » au bâtiment et au culte ou à la messe du dimanche. Pourtant, l'Église rend également de nombreux services durant la semaine, notamment à travers l'aumônerie. Ce travail est souvent discret, si bien que le public en a rarement conscience.

Matthieu Mérillat: Un exemple en est celui des établissements pénitentiaires. Les détenus sont souvent surpris de voir que les Églises leur témoignent du respect dans une situation de vie marquée par l'isolement.

Sandra Singh: Les personnes hospitalisées vivent elles aussi des situations difficiles, mais elles se trouvent dans un

établissement public où l'on peut généralement leur rendre visite librement. Lors de nos visites, nous nous présentons plutôt comme des accompagnants spirituels que comme des aumôniers. Néanmoins, à travers nous, l'Église est présente auprès de ces personnes.

Quelle est la spécificité de cette offre d'aumônerie?

M.M.: En prison, nous jouons un rôle neutre. Nous n'appartenons ni au système judiciaire ni à une autre instance de l'État. Nous ne portons pas de jugement sur la vie des détenus et acceptons leur vision du monde ou leur religion.

D.C.: Les personnes en situation de handicap – adultes comme enfants – vivent avec nous des moments de spiritualité. Elles attendent souvent ces instants avec impatience et s'en réjouissent. Pour elles, c'est comme une pause pour reprendre souffle. Ce que nous apportons n'est pas un médicament, mais du sens. Nous les accompagnons aussi souvent dans des situations de deuil, par exemple lorsqu'un parent ou un résident décède.

S.S.: À l'hôpital, c'est similaire. Nous ne posons pas de diagnostics et n'administrons pas de médicaments, mais nous écoutons avant tout. Nous ne rangeons pas les personnes dans des cases. Nous travaillons avec ce qui fait sens pour chacune: son identité, ses relations aux autres et à elle-même.

Vous êtes jeune, comment cela se passe lorsque vous intervenez auprès de personnes plus âgées ou ayant ont un long parcours?

M.M.: Mon âge est un avantage dans l'aumônerie des prisons, car beaucoup de détenus à Porrentruy

ont moins de 30 ans. Nombre d'entre eux sont en détention provisoire ou purgent de courtes peines. Des sujets comme le sport ou les voitures nous permettent d'engager facilement la conversation. Je me vois plutôt comme un accompagnant que comme un conseiller.

Que pouvez-vous leur apporter?

M.M.: Peut-être un petit peu de joie, de fraîcheur, des nouvelles de la vie au dehors. Derrière les murs, beaucoup m'interrogent sur la météo. Il est précieux pour eux de savoir que quelqu'un vient les voir de l'extérieur.



Matthieu Mérillat,

30 ans, est pasteur à Porrentruy depuis 2022 et membre du service d'aumônerie œcuménique des prisons. Il se rend une demi-journée toutes les trois semaines auprès des détenus de la prison de Porrentruy.



© Toutes les photos d'interview: José R. Martinez

« Je prends conscience de la diversité et unicité des personnes »

Matthieu Mérillat

L'accompagnement spirituel est un dialogue. Comment cela se passe-t-il lorsque la personne ne peut plus répondre ?

S.S. : Je travaille aussi dans les homes pour personnes âgées. Certaines ne peuvent parfois plus s'exprimer. Le toucher peut jouer un rôle important. Il faut trouver des astuces pour rejoindre ces personnes dans ce qu'elles vivent. Parfois, notre seule présence signifie déjà beaucoup.

D.C. : Nous croisons des gens qui ont des contraintes très différentes. L'écoute passe aussi par le non-verbal. Il s'agit aussi d'être attentif aux signes : un sourire, des yeux qui brillent, une émotion qui transparaît.

Quelle autre forme peut prendre la communication ?

D.C. : Avec les personnes en situation de handicap, nous travaillons souvent à l'aide d'objets symboliques. Au début d'une méditation, nous allumons par exemple une bougie électrique que l'on se transmet. Ou nous utilisons une plume d'oiseau ou des pierres. Une manière de solliciter les sens chez les personnes ayant une déficience visuelle.

M.M. : En prison, tout est contrôlé. Les contacts physiques y jouent peu de rôle. À Noël, nous organisons une célébration au cours de laquelle les détenus écrivent quelque chose sur une bougie. Nous plaçons ensuite ces bougies dans les églises lors du

culte de Noël. Ainsi, les personnes incarcérées y sont présentes d'une manière particulière.

S.S. : Le toucher est surtout important avec les personnes âgées dans les homes ou en fin de vie. Tenir une main, toucher une épaule sont des gestes qui comptent.

Comment accompagnez-vous une personne qui souffre de dépression ou de psychose ?

S.S. : Nous sommes parfois les premiers à qui ces personnes se confient. Notre approche est différente de celle d'un psychologue ou d'un psychiatre. Cela peut permettre de libérer la parole et d'apporter un apaisement. La confiance réside dans notre lien à l'Église.

M.M. : Entre deux visites, on peut remarquer des changements chez un détenu. Il est possible d'en discuter ensemble et de voir quels sont les besoins qui s'expriment.

De qui émane la demande d'entretien ?

M.M. : Cela varie. Je vais souvent de cellule en cellule. Certains détenus ouvrent la porte. Avec d'autres, j'échange simplement quelques mots à travers le judas. D'autres ne souhaitent pas discuter – ce que je respecte bien entendu.

D.C. : Nous travaillons avec les services d'animation des différentes institutions. La participation est libre. S'agissant des enfants, c'est aux parents de décider.

S.S. : Je consulte l'équipe soignante de l'hôpital. Parfois, je frappe directement aux portes des chambres. Les patients sont libres d'accepter ou non mon accompagnement.

Quelle place a la prière auprès d'une personne gravement malade ?

S.S. : Dans le canton majoritairement catholique du Jura, les personnes âgées ou en fin de vie demandent souvent l'onction des malades.

M.M. : En prison, je prie lorsque j'en sens le besoin. Parfois, je propose aussi une méditation ou un passage de la Bible.

D.C. : Nous célébrons des cultes courts et adaptés. La prière et la bénédiction sont attendues. À Pâques, nous avons même pratiqué le lavement des pieds. L'accompagnement spirituel signifie être entièrement au service des personnes.

Vous êtes parfois confrontés à des situations douloureuses. Comment gérez-vous cela ?

S.S. : Nous bénéficions de supervisions en équipe. Il m'arrive aussi de prier dans la chapelle de l'hôpital, car je ne souhaite pas devoir tout porter seule.

D.C. : L'échange avec les collègues aide beaucoup. La prière est aussi importante à mes yeux.

M.M. : En plus de la prière et de la supervision, j'aime faire une balade en forêt après ma visite en prison.

Quels défis voyez-vous pour l'aumônerie à l'avenir ?

M.M. : Un grand défi réside dans la reconnaissance par l'État et la société. Il serait important de rendre notre travail, sa finalité et nos compétences plus visibles.

D.C. : L'inclusion reste un sujet. Nos célébrations sont ouvertes à tous, mais il demeure une certaine appréhension.

S.S. : À l'avenir, il sera nécessaire de développer des offres interreligieuses ou spirituelles au-delà des cultes traditionnels. Peut-être aussi avec davantage de conseillères et conseillers laïcs.

Qu'est-ce que vous préférez dans votre métier ?

M.M. : Je prends sans cesse conscience de la diversité et de l'unicité des personnes. Découvrir cela est très enrichissant.

S.S. : Nous vivons dans une société pressée, qui n'a pas de temps. Nous pouvons en prendre pour les gens. Je considère cela comme un privilège, car je vois à quel point le personnel soignant est sous pression. Il est enrichissant d'écouter les histoires de vie des personnes.

D.C. : Je remarque souvent que certaines personnes sont en avance sur moi au niveau spirituel. Cela me fait réfléchir, puisque nous sommes en réalité les spécialistes au service de l'Église. Cela me rend humble et modeste. Je trouve précieux quand quelqu'un me pose une question à laquelle je n'ai pas encore de réponse. Cela me fait progresser.



Sandra Singh,

54 ans, est diacre depuis 2015. Elle travaille actuellement pour la paroisse de Haute-Birse et pour le syndicat du Par8. Elle est occupée à 40 % dans le service Écoute et Soin spirituel de l'Hôpital du Jura et à 10 % dans l'aumônerie des homes.

« Nous pouvons prendre du temps pour les gens. Je considère cela comme un privilège »

Sandra Singh

« Je remarque souvent que certaines personnes sont en avance sur moi au niveau spirituel »

Daniel Chèvre



Comment gérez-vous les moments difficiles ?

M.M. : Il faut savoir s'adapter, se montrer flexible. Souvent on y parvient, parfois on passe à côté d'un signe et on ne le comprend que plus tard.

S.S. : Il est parfois difficile de supporter le fait de devoir rester impuissant face à la souffrance des autres et de ne pouvoir que simplement être là.

M.M. : En tant qu'aumônier, je ne peux pas être le sauveur. Je dois garder mes distances pour ne pas être submergé par les problèmes.

D.C. : Avec le recul, on pense souvent qu'un culte ou une animation n'a pas été très réussi. Et puis, il y a quand même un mot ou un geste qui a éveillé quelque

chose de profond chez quelqu'un. Quand une personne en fauteuil roulant, qui ne peut pas parler, me sourit, je suis profondément touché. C'est un cadeau qui relativise beaucoup mes propres soucis.

Qu'est-ce qui est important dans toute forme d'accompagnement spirituel ?

D.C. : Malgré toutes les différences, il y a un point commun : l'écoute, l'adaptation à la personne en face. Et nous ne confrontons pas notre interlocuteur avec des vérités toutes faites.

Avez-vous consciemment choisi ce travail ?

M.M. : Pas forcément. On m'a sollicité, et j'aurais aussi pu dire non. Je suis très heureux de cette expérience.

Daniel Chèvre,

49 ans, est diacre. Il travaille à 50 % pour le service de l'aumônerie œcuménique des personnes en situation de handicap dans le Jura et le Jura bernois qui est présent dans les écoles spécialisées, les ateliers, appartements et foyers protégés. Il est également animateur pour Terre Nouvelle.

Des aumôniers en blouse blanche

Nathalie Ogi

À l'Hôpital du Jura, les accompagnantes et les accompagnants spirituels portent la blouse blanche : ils sont devenus des soignants parmi d'autres. Une évolution qui veut répondre aux réalités sociales actuelles et aux besoins existentiels des patients comme des soignants.

« L'ancien Service d'aumônerie œcuménique, jugé trop connoté religieusement, a changé de nom pour devenir le service Écoute et Soin spirituel (ESpi) aumônerie », explique le diacre Jean-Charles Mouttet, responsable de cette nouvelle structure. Une plateforme d'échange a été mise en place avec les équipes soignantes et les membres du service ESpi ont adopté la tenue de l'hôpital afin de favoriser leur intégration au sein du personnel de santé.

Aujourd'hui, ils rendent directement compte de leur activité à la direction des soins, dans une logique d'objectifs de qualité définis par l'institution. « Ils demeurent toutefois des professionnels de l'accompagnement spirituel, ancrés dans la tradition chrétienne », relève encore le responsable de l'ESpi. Formés en théologie par les Églises, ils sont en quelque sorte « prêtés » à l'Hôpital du Jura réparti sur les sites de Delémont, Porrentruy, ainsi que dans les EMS. La spiritualité y est abordée comme une dimension humaine globale, indépendante de toute appartenance religieuse.

Le service ESpi compte six personnes, représentant 3,5 équivalents plein temps, issues des Églises catholique et protestante, ainsi que cinq bénévoles. Son financement est tripartite : le canton soutient deux postes dédiés à l'accompagnement spirituel hospitalier stationnaire, tandis que les Églises assument une part des coûts. En soins palliatifs, où l'accompagnement spirituel est reconnu comme une exigence, cette prestation est entièrement prise en charge.

Des soignants formés à l'accompagnement

L'un des piliers de cette nouvelle approche repose sur la formation des soignantes et soignants. Au cours d'une journée, ceux-ci apprennent à distinguer spiritualité et religiosité et à reconnaître les questionnements existentiels liés à la maladie. Près de 140 d'entre eux y ont déjà pris part.

Les retours sont très positifs : la collaboration entre le service ESpi et la formation interne de l'Hôpital du Jura contribue à redonner du sens au métier de soignant, à libérer la parole et à renforcer l'alliance thérapeutique avec les patients. Un

changement de culture s'opère, où spiritualité et religiosité ne sont plus des sujets tabous au sein des équipes. Les sollicitations, de la part des soignants, des patients et des familles, ne cessent d'augmenter.

« À l'Hôpital du Jura, spiritualité et religiosité ne sont plus des sujets tabous »

Selon Jean-Charles Mouttet, l'intégration du service ESpi au sein des équipes est facilitée par la taille humaine de l'institution. Il en tire un constat clair : « À l'heure où la pratique religieuse se dilue dans la société, il faut considérer l'hôpital comme une paroisse en soi, toujours pleine et où la demande demeure constante. »

L'ouverture à la spiritualité se reflète aussi dans la transformation de l'ancienne chapelle catholique de l'hôpital de Delémont. Désacralisée, elle est devenue un espace de recueillement et de méditation neutre accessible à tous. Patients, proches et soignants peuvent y prier, méditer ou simplement se poser, dans le respect de toutes les convictions.



Seelsorgende in weissen Kitteln

Nathalie Ogi

Im Hôpital du Jura tragen die spirituellen Begleiter:innen weisse Arbeitskleidung: Damit werden sie zu einem Teil des Pflegedienstes. Das ist Ausdruck einer Entwicklung, die den aktuellen sozialen Realitäten und den existenziellen Bedürfnissen von Patienten und Pflegenden gerecht werden will.

«Weil wir fanden, dass die Bezeichnung Ökumenischer Seelsorgedienst zu religiös konnotiert sei, wurde der Dienst umbenannt in Zuhören und Seelsorge (Écoute et Soin spirituel – ESpi)», erklärt Diakon Jean-Charles Mouttet, der für die neue Struktur verantwortlich zeichnet. Es wurde eine Plattform für den Austausch mit den Pflegeteams geschaffen, und die Mitglieder des Dienstes ESpi tragen nun dieselbe Kleidung wie das übrige Pflegepersonal, um ihre Integration in das Spitalumfeld zu fördern.

Heute erstatten sie der Pflegeleitung direkt Bericht über ihre Aktivitäten und orientieren sich bei ihrer Tätigkeit an den von der Institution definierten Qualitätszielen. «Trotz allem bleiben sie aber Fachleute für die spirituelle Begleitung, die weiterhin in der christlichen Tradition verankert sind», führt der Leiter des ESpi aus. Sie wurden von den Kirchen in Theologie ausgebildet und werden dem Hôpital du Jura gewissermassen «ausgeliehen». Das Hôpital du Jura verfügt über Spitäler in Delsberg und Pruntrut und zeichnet zudem verantwortlich für die Alters- und Pflegeheime. Spiritualität wird dort verstanden als eine globale, von jeglicher Religionszugehörigkeit unabhängige menschliche Dimension.

Der Dienst ESpi beschäftigt sechs Personen aus der katholischen und protestantischen Kirche, die sich zusammengenommen 3,5 Vollzeitstellen teilen, sowie fünf Freiwillige. Die Finanzierung erfolgt dreigliedrig: Der Kanton kommt für zwei Stellen in der spirituellen Seelsorge im stationären Bereich auf, die Kirchen übernehmen einen weiteren Teil der Kosten. In der Palliativpflege ist die spirituelle Begleitung ein fester Bestandteil, diese Leistung wird vollumfänglich von der Krankenkasse übernommen.

Pflegende, die in der Begleitung geschult sind

Eine der tragenden Säulen dieses neuen Ansatzes ist die Ausbildung der Pflegenden. Im Rahmen eines Ausbildungstages werden sie aufgeklärt über den Unterschied zwischen Spiritualität und Religion, und sie lernen, mit der Krankheit verbundene existenzielle Fragestellungen zu erkennen. Über 140 Pflegefachpersonen haben bereits an der Weiterbildung teilgenommen.

Die Rückmeldungen sind sehr positiv: Die Zusammenarbeit zwischen dem Dienst ESpi und der internen Ausbildung des Hôpital du Jura trägt dazu bei, die Bedeutung des Pflegeberufs weiter aufzuwerten und das offene Gespräch zu fördern, zudem stärkt sie die therapeutische Verbindung mit den Patient:innen. Ein Kulturwandel findet statt, der bewirkt, dass Spiritualität und Religiosität in den Teams keine Tabuthemen mehr sind. Die Nachfrage von Pflegenden, Patient:innen und Angehörigen steigt stetig an.

**«Wir sind Fachleute
für spirituelle
Begleitung und sind
fest in der christlichen
Tradition verankert»**

Laut Jean-Charles Mouttet wird die Integration des ESpi-Dienstes in die Teams durch die menschliche Grösse der Institution erleichtert. Er zieht einen klaren Schluss: «In einer Zeit, in der die religiöse Praxis in der Gesellschaft verwässert wird, sollte man das Spital als eine gesonderte (Kirch-)Gemeinde betrachten, die immer voll ist und in der die Nachfrage konstant bleibt.»

Die Offenheit für die Spiritualität spiegelt sich auch in der Umgestaltung der ehemaligen katholischen Kapelle des Spitals Delsberg wider. Sie wurde entsakralisiert und ist zu einem Raum der Besinnung und der neutralen Meditation geworden, der für alle zugänglich ist. Patienten, Angehörige und Pflegende – sie alle können unabhängig von den jeweiligen Glaubensüberzeugungen den Raum nutzen, um zu beten, zu meditieren oder einfach nur zu ruhen.

Seelsorge: ein oft verkannter spiritueller Dienst

Seelsorge nimmt unterschiedliche Formen an und wird an verschiedenen Orten geleistet – im Strafvollzug, im Spital, im Altersheim oder bei Menschen mit Behinderung. Eines aber bleibt sich immer gleich: das Zuhören, die Aufmerksamkeit für das Gegenüber und das Annehmen seiner Einzigartigkeit.

Interview: Nathalie Ogi

Der junge Pfarrer Matthieu Mérillat begleitet Häftlinge in der Vollzugsanstalt von Pruntrut. Sandra Singh unterstützt Patientinnen und Patienten im Spital Delsberg. Und Daniel Chèvre, Mitglied des Dienstes «Zuhören und Seelsorge» (tätig im Jura und im Berner Jura), führt Gespräche mit Menschen mit Behinderungen. Sie alle erzählen, was sie jenen anbieten möchten, die sie begleiten – und was sie dafür im Gegenzug erhalten.

Die Kirche hat in der Gesellschaft an Bedeutung verloren, nicht zuletzt aufgrund zahlreicher anderer Angebote. Gilt das auch für die Seelsorge?

Daniel Chèvre: Viele Menschen verknüpfen das Wort «Kirche» mit dem entsprechenden Bauwerk und dem Gottesdienst oder der Sonntagsmesse. Die Kirche erbringt aber auch unter der Woche zahlreiche Leistungen, insbesondere im Rahmen der Seelsorge. Diese Arbeit erfolgt oft abseits der Scheinwerfer und wird von der Öffentlichkeit kaum wahrgenommen.

Matthieu Mérillat: Ein Beispiel dafür sind die Strafvollzugsanstalten. Die Häftlinge sind oft überrascht, dass die Kirchen ihnen in einer von Isolation geprägten Lebenssituation respektvoll begegnen.



Sandra Singh: Auch Menschen im Spital befinden sich in einer schwierigen Situation, sie halten sich aber in einer öffentlichen Einrichtung auf, in der sie in aller Regel uneingeschränkt Besuch erhalten können. Bei unseren Besuchen treten wir eher als spirituelle Begleiter denn als Seelsorgende auf. Wir vertreten aber auch die Kirche, durch uns ist sie bei diesen Menschen präsent.

Was zeichnet das Seelsorgeangebot besonders aus?

M.M.: In der Vollzugsanstalt schlüpfen wir in eine neutrale Rolle. Wir sind weder Teil der Justiz noch einer anderen staatlichen Instanz. Wir urteilen nicht über das Leben der Häftlinge und akzeptieren ihre Weltanschauung oder Religion.

**«Wir urteilen
nicht über
das Leben
der Häftlinge»**

Matthieu Mérillat

D.C.: Menschen mit Behinderung – Erwachsene wie Kinder – erleben bei uns spirituelle Momente. Oft warten sie ungeduldig auf diese Momente und freuen sich darauf. Für sie ist es wie eine Pause, in der sie durchatmen können. Wir verabreichen keine Medikamente, wir vermitteln Sinn. Oft begleiten wir sie auch in Trauersituationen, zum Beispiel wenn ein Verwandter oder ein Mitbewohner stirbt.

S.S.: Im Spital ist es ähnlich. Wir stellen keine Diagnosen und verabreichen keine Medikamente, sondern wir hören vor allem zu. Wir stecken Menschen nicht in Schubladen. Wir arbeiten mit dem, was für jede einzelne Person Sinn ergibt: mit ihrer Identität und ihren Beziehungen zu anderen und zu sich selbst.

Sie sind jung – wie läuft es ab, wenn Sie mit Menschen sprechen, die bereits älter sind oder auf einen langen Werdegang zurückblicken können?

M.M.: Mein Alter ist in der Gefängnis-seelsorge ein Vorteil, da viele Häftlinge in Pruntrut unter 30 Jahre alt sind. Zahlreiche unter ihnen befinden sich in Untersuchungshaft oder verbüssen kurze Strafen. Gesprächsthemen wie Sport oder Autos erleichtern den Einstieg ins Gespräch. Ich verstehe mich mehr als Begleiter und weniger als Berater.

Was können Sie Ihren Gesprächspartnern mit auf den Weg geben?

M.M.: Vielleicht ein bisschen Freude, Frische, und Neuigkeiten aus dem Leben da draussen. Weil sie hinter Mauern leben, fragen mich viele nach dem Wetter. Sie schätzen es sehr, dass jemand von ausserhalb zu ihnen kommt.

Die spirituelle Begleitung ist ein Dialog. Wie kann dieser geführt werden, wenn das Gegenüber nicht mehr in der Lage ist zu antworten?

S.S.: Ich arbeite auch in Altersheimen. Es kommt durchaus vor, dass jemand nicht mehr am Gespräch teilhaben kann. Berührungen können dann eine wichtige Rolle spielen. Man muss einfallsreich sein, um einen Zugang zur Lebenswirklichkeit dieser Menschen zu erhalten. Manchmal kommt unserer blossen Präsenz eine grosse Bedeutung zu.

D.C.: Wir begegnen Menschen mit sehr unterschiedlichen Einschränkungen. Man kann auch mit nonverbalen Mitteln zuhören. Es geht nicht zuletzt darum, auf die Zeichen zu achten: ein Lächeln, leuchtende Augen, eine Emotion, die an die Oberfläche dringt.

Welche andere Form kann die Kommunikation auch noch annehmen?

D.C.: Bei Menschen mit Behinderung arbeiten wir oft mit symbolischen Objekten. Zur Einstimmung in eine Meditation zünden wir beispielsweise eine elektrische Kerze an, die wir einander weitergeben. Es kommt auch vor, dass wir eine Vogelfeder oder Steine einsetzen. Letzteres sind Mittel, um die Sinne bei Menschen mit Sehbehinderungen anzusprechen.

M.M.: Im Gefängnis steht alles unter Beobachtung. Körperkontakt spielt hier kaum eine Rolle. An Weihnachten veranstalten wir eine Feier, bei der die Insassen etwas auf eine Kerze schreiben. Diese Kerzen stellen wir dann beim Weihnachtsgottesdienst in den Kirchen auf. Auf diese Weise sind die Inhaftierten in gewisser Weise mit anwesend.

S.S.: Körperkontakt ist vor allem bei älteren Menschen im Heim oder am Lebensende wichtig. Eine Hand halten, eine Schulter berühren: Das sind Gesten, die zählen.

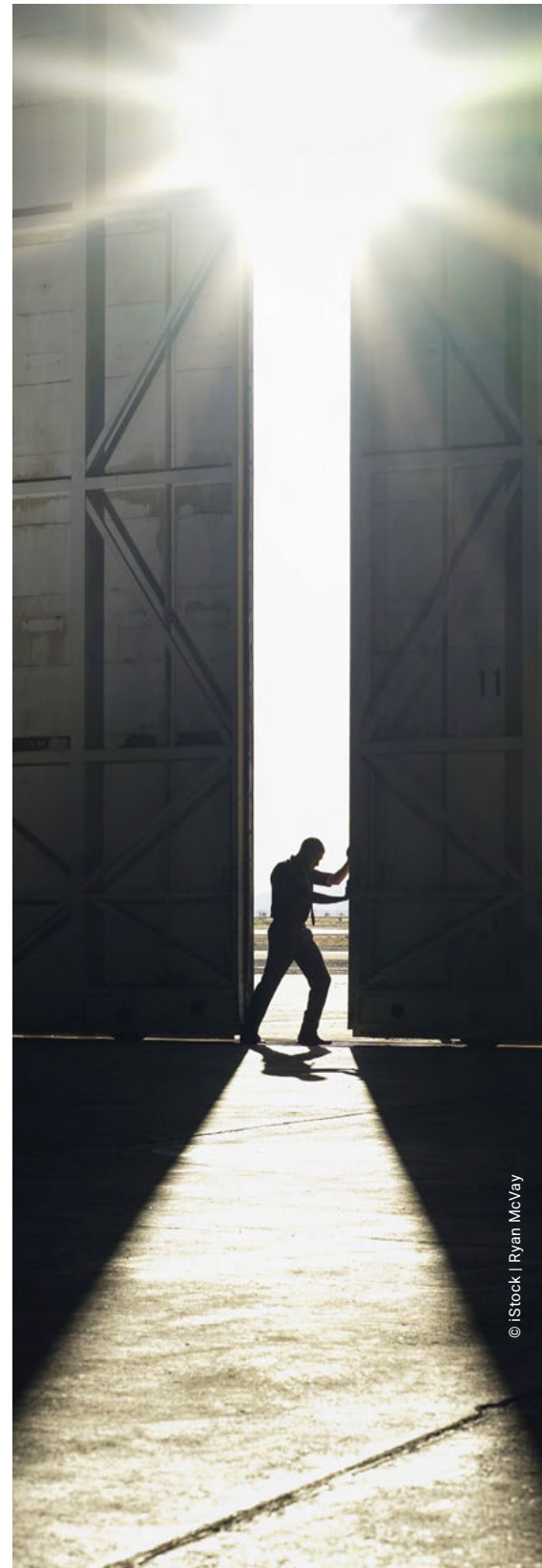
Wie begleiten Sie eine Person, die an Depressionen oder einer Psychose leidet?

S.S.: Manchmal sind wir die ersten, denen sich diese Menschen anvertrauen. Unsere Herangehensweise unterscheidet sich von jener eines Psychologen oder Psychiaters. Das kann dazu beitragen, dass sich das Herz öffnet und eine Beruhigung eintritt. Das Vertrauen ist begründet in unserer Verbundenheit mit der Kirche.

M.M.: Von einem Besuch zum anderen können bei einem Häftling Veränderungen auftreten. Wir bieten den Raum, um diese Veränderung gemeinsam zu besprechen und herauszufinden, welche Bedürfnisse dahinterstecken.

Matthieu Mérillat (30)

arbeitet seit 2022 als Pfarrer in Pruntrut und ist Mitglied der ökumenischen Gefängnis-seelsorge. Alle drei Wochen besucht er einen halben Tag lang Häftlinge der Vollzugsanstalt Pruntrut.



© iStock | Ryan McVay

Wer bittet um ein Gespräch?

M.M.: Das ist unterschiedlich. Oft gehe ich von Zelle zu Zelle. Es gibt Häftlinge, welche mir die Tür öffnen. Mit anderen wechsele ich einfach ein paar Worte durch das Guckloch. Es gibt auch Insassen, die sich nicht unterhalten wollen. Das respektiere ich selbstverständlich.

D.C.: Wir arbeiten mit den Diensten der verschiedenen Institutionen zusammen, die für Animation und Beschäftigung zuständig sind. Die Teilnahme ist freiwillig. Sind Kinder beteiligt, liegt die Entscheidung bei den Eltern.

S.S.: Ich nehme Kontakt auf mit dem Pflegeteam des Spitals. Manchmal klopfe ich auch direkt an die Zimmertüren. Es steht den Patientinnen und Patienten frei, meine Begleitung anzunehmen oder abzulehnen.

Sandra Singh (54)

ist seit 2015 als Diakonin tätig. Derzeit arbeitet sie für die Pfarrei Haute-Birse und für den Kirchgemeinde-Zusammenschluss Par8. Sie ist zu 40% im Seelsorgedienst des Hôpital du Jura und zu 10% in der Altersheim-Seelsorge beschäftigt.

Welchen Raum nimmt das Gebet bei einer schwer kranken Person ein?

S.S.: Im mehrheitlich katholischen Kanton Jura bitten Menschen, die älter sind oder am Lebensende stehen, oft um die Krankensalbung.

M.M.: Im Gefängnis bete ich, wenn ich ein Bedürfnis danach verspüre. Manchmal biete ich auch eine Meditation an oder stelle eine Bibelstelle zur Diskussion.

D.C.: Wir feiern kurze und den Gegebenheiten angepasste Gottesdienste. Dabei werden Gebet und Segen erwartet. An Ostern haben wir sogar Fusswaschungen praktiziert. Spirituelle Begleitung bedeutet, sich vollumfänglich in den Dienst der Menschen zu stellen.

Sie sind manchmal mit schmerzlichen Situationen konfrontiert. Wie gehen Sie damit um?

S.S.: Wir können uns im Rahmen einer Team-Supervision darauf einstellen. Manchmal bete ich auch in der Spitalkapelle – ich möchte nicht alles allein tragen.

D.C.: Der Austausch mit den Kolleginnen und Kollegen hilft sehr. Auch mir ist das Gebet wichtig.

M.M.: Nebst Gebet und Supervision unternehme ich nach meinem Gefängnisbesuch gerne einen Waldspaziergang.

Mit welchen Herausforderungen wird die Seelsorge in der Zukunft konfrontiert sein?

M.M.: Eine grosse Herausforderung stellt die Anerkennung durch Staat und Gesellschaft dar. Es wäre wichtig, unsere Arbeit, deren Zweck und unsere Kompetenzen sichtbarer zu machen.

D.C.: Die Inklusion ist und bleibt ein Thema. Unsere Feierlichkeiten stehen allen offen, eine gewisse Zurückhaltung ist aber doch spürbar.

S.S.: Wir werden künftig über die traditionellen Gottesdienste hinaus interreligiöse oder spirituelle Angebote entwickeln müssen. Vielleicht müssen dabei auch mehr Laien mit einbezogen werden.

Was gefällt Ihnen an Ihrem Beruf am besten?

M.M.: Mir wird pausenlos vor Augen geführt, wie vielfältig und einzigartig die Menschen sind. Dies zu entdecken, ist sehr bereichernd.

**«Wir leben
in einer
Gesellschaft,
die ständig
in Eile ist»**

Sandra Singh



«Ich schätze Fragen, auf die ich noch keine Antwort weiss»

Daniel Chèvre

Daniel Chèvre (49)

arbeitet als Diakon zu 50% für den Dienst «Zuhören und Seelsorge» für Menschen mit Behinderungen im Jura und im Berner Jura. Der Dienst ist in Sonderschulen, Werkstätten, Wohnungen und geschützten Heimen tätig. Chèvre ist zudem Animator bei Terre Nouvelle.



S.S.: Wir leben in einer Gesellschaft, die ständig in Eile ist und für nichts Zeit hat. Wir hingegen können uns für die Menschen Zeit nehmen. Ich betrachte dies als Privileg, wenn ich sehe, wie stark das Pflegepersonal unter Druck steht. Es ist bereichernd, die Lebensgeschichten dieser Menschen zu hören

D.C.: Ich stelle oft fest, dass es Menschen gibt, die spirituell weiter sind als ich. Das bringt mich zum Nachdenken, sind doch eigentlich wir die Spezialisten im Dienst der Kirche. Ich verspüre dann Demut und sehe meine eigenen Grenzen. Ich schätze es, wenn mir jemand eine Frage stellt, auf die ich noch keine Antwort weiss. Das bringt mich weiter.

Wie gehen Sie mit schwierigen Momenten um?

M.M.: Man muss sich anpassen können, flexibel sein. Oft gelingt es, manchmal übersieht man aber ein Signal, das man erst später einordnen kann.

S.S.: Manchmal ist es schwer zu ertragen, dass man gegenüber dem Leiden anderer ohnmächtig ist und nichts anderes tun kann, als einfach da zu sein.

M.M.: Als Seelsorger kann ich nicht derjenige sein, der alles löst. Ich muss einen gewissen Abstand einhalten, um nicht von den Problemen überwältigt zu werden.

D.C.: Rückblickend hat man oft den Eindruck, dass ein Gottesdienst oder eine Animation nicht wirklich gelungen ist. Und doch gab es da ein Wort oder eine Geste, die bei jemandem etwas Tiefgründiges angestossen hat. Wenn mich jemand, der nicht sprechen kann, von seinem Rollstuhl aus anlächelt, bin ich tief berührt. Es ist ein Geschenk, das meine eigenen Sorgen sehr viel unbedeutender erscheinen lässt.

Haben Sie sich bewusst für diese Arbeit entschieden?

M.M.: Das würde ich so nicht sagen. Ich wurde gefragt, und ich hätte auch nein sagen können. Ich bin aber sehr zufrieden, der Entscheid war richtig.

Was ist bei jeder Form von spiritueller Begleitung wichtig?

D.C.: Trotz aller Unterschiede gibt es eine Gemeinsamkeit: das Zuhören, das Sich-Einlassen auf das Gegenüber. Und wir drängen unserem Gesprächspartner keine vorgefertigten Wahrheiten auf.

Care Team – Ein offenes Ohr und konkrete Hilfe

Irmela Moser, Leiterin Care Team Kanton Bern und Synodale, und ihre Mitarbeitenden sind vor Ort, wenn Menschen nach einem Unglück desorientiert und verzweifelt sind.

Markus Dütschler

«Bei Unfällen oder aussergewöhnlichen Todesfällen rücken wir oft zu zweit oder dritt aus», sagt Irmela Moser. Sie selbst stand nicht in Crans-Montana im Einsatz, aber sie kennt den Fall aus den Nachbesprechungen im Team, die standardmässig stattfinden.

Was tut ein Care Team? «Wir lassen uns von den Menschen erzählen, was sie erlebt haben.» In Worte fassen bedeute reflektieren, einordnen und greifbarer machen.

Selbstvorwürfe von Überlebenden

In Crans-Montana betreuten mehrere Care Teams aus der Westschweiz die Menschen. Das Berner Team war am 2. Januar vor Ort. Abgeschildert vom

Medienrummel gab es Gesprächsmöglichkeiten in drei Räumen. Bei einer Art Triage wurden dabei die Bedürfnisse evaluiert. «Es gab solche, die selbst Hilfe brauchten, und andere, die ihre verzweifelten Freunde zu uns brachten.» Viele Überlebende machten sich Vorwürfe. Sie überlegten, ob sie mehr Menschen hätten retten können oder weshalb sie selbst dem Inferno entweichen konnten.

Meist hatten die Hilfesuchenden konkrete Fragen: Ist meine Kollegin unter den Toten? In welchem Spital liegt mein Freund?

Darauf haben auch die Mitglieder eines Care Teams vorerst keine Antwort. «Wir erklären den Menschen, warum eine Identifizierung Zeit benötigt». Denn man müsse jeden Irrtum strikt ausschliessen. Es helfe den Betroffenen, wenn man ihnen sage, wann der nächste Informationsanlass stattfinde. So könnten sie die Wartezeit eher strukturieren. Oft gehe es um einfache Dinge. Was sind die nächsten Schritte? Treffen sie zu Hause jemanden an? Soll jemand verständigt werden?

Wie konnte Gott das zulassen?

Irmela Moser ist Synodale und war früher Pfarrerin. Wie präsent ist das

Christliche im Care Team? Manchmal fragten einen die Menschen nach dem Beruf. Wenn man sich als Pfarrperson outete, wecke dies bei manchen den Wunsch zu beten. Einige sagten dann, sie kannten kein Gebet, ob man das «Unser Vater» gemeinsam beten könne. Nicht selten tauche die Theodizee-Frage auf: «Wie konnte Gott das zulassen?» Diese Frage sei eine Klage. «Darauf gibt es oft keine Antwort, zumindest nicht sofort.»

Als Care Team trete man neutral auf. «Aber wenn Menschen einen auf den Glauben ansprechen, gehen wir darauf ein.» Zugleich grenze man sich ab. Ein Bestatter im Care Team nehme keine Beerdigungsaufträge an. Pfarrpersonen übernahmen die Trauerfeier nicht, sondern verwiesen auf das örtliche Pfarramt. «Dort werden die Menschen auch später weiterbetreut.»

Könnte ein Care Team ohne Theolog:innen funktionieren? «Theoretisch ja», findet Irmela Moser. «Doch Seelsorge ist eine Königsdisziplin der Theologie, und das sollte gerade in solchen Situationen sichtbar und spürbar werden.»



© zVg

Das Care Team Kanton Bern umfasst 180 Personen und ist dem Amt für Bevölkerungsschutz, Sport und Militär angegliedert. Es wird bei schweren Unfällen oder plötzlichen oder noch nicht geklärten Todesfällen von der Polizei aufgeboten. Jeweils drei Personen leisten jährlich eine Dienstwoche. Das heutige Care Team Kanton Bern existiert seit 2007. Zu einem Viertel besteht es aus Fachpersonen mit Theologie- oder Psychologiestudium. Drei Viertel sind sogenannte care givers, die häufig aus der sozialen Arbeit, der Pflege oder aus Lehrberufen kommen. Als zweisprachiger Kanton pflegt Bern gute Kontakte zu Care Teams in der Romandie. Die Mitarbeit bringt für Pfarrpersonen Absenzen in den Kirchgemeinden mit sich, doch fliessen ihre wertvollen Erfahrungen wieder in die Gemeindegarbeit ein.

Care Team – une oreille attentive et une aide concrète

Après un événement dramatique, Irmela Moser, directrice du Care Team du canton de Berne et députée au Synode, soutient avec son équipe les personnes désorientées et désespérées.

Markus Dütschler

Que fait un Care Team? «Nous demandons aux personnes de raconter ce qu'elles ont vécu.» Verbaliser signifie réfléchir, situer et rendre tangible, explique Irmela Moser. «En tant que membre d'un Care Team, notre approche est neutre, mais quand des personnes souhaitent parler de la foi, nous leur répondons.» Un Care Team pourrait-il fonctionner sans théologiennes ou théologiens? «Théori-

quement, oui», estime Irmela Moser. «Cependant, l'aumônerie est un aspect central de la théologie, cela devrait être visible et perceptible, surtout dans ces situations.» Le Care Team du canton de Berne comprend 180 personnes. Rattaché à l'Office de la sécurité civile, du sport et des affaires militaires, il est proposé par la police en cas d'accidents graves et de décès subits ou de causes inconnues. Une équipe est composée de trois personnes accomplissant chaque année une semaine de service.

Près de 20 ans d'existence

Au tournant du siècle, plusieurs organisations précurseurs avaient été créées sur des initiatives privées. Le Care Team ac-

tuel du canton de Berne existe depuis 2007. Un quart de ses membres sont des spécialistes en théologie ou en psychologie. Trois quarts sont des «care givers» œuvrant souvent dans le travail social, les soins ou l'enseignement. Canton bilingue, Berne entretient de bons contacts avec les Care Teams romands. L'engagement des ministres dans le Care Team entraîne des absences dans les paroisses, mais celles-ci profitent en retour de leurs précieuses expériences.



Seelsorgliche Kirchen sind präsent, indem sie sich zurücknehmen

Isabelle Noth

Professorin für Praktische Theologie, Universität Bern

So ungeheuer tragisch der Anlass gewesen ist, so sehr nötigt uns das Auftreten der kirchlichen Vertretungen Hochachtung und Respekt ab. Die nationale Trauerfeier zum Gedenken an die Opfer von Crans-Montana hat eindrücklich gezeigt, wie Kirchen sich heute als Akteurinnen der Zivilgesellschaft hilfreich einbringen können. Kirchen haben für sich eine neue Rolle definiert, die sie mit Würde und Ernsthaftigkeit ausfüllen.



Der Auftritt wirkte bescheiden und zugleich professionell

In Crans-Montana zeigten sich die Kirchen in keiner Weise brüskiert, nicht selbstverständlich als Verantwortliche eines Trauergottesdienstes angefragt worden zu sein, sondern lediglich als Gäste an einer Trauerfeier mitzuwirken. Man war nicht gekränkt, nicht selbst am Mikrofon das (eindrückliche!) Gebet sprechen zu können, sondern dies andern zu überlassen. Die Kirchen erfüllten das Ideal einer seelsorglichen Kirche. «Präsenz durch Zurücknahme» – so lässt sich das Wahrgenommene konzis bezeichnen. Es wirkte angemessen, bescheiden und demütig und zugleich prägend und professionell. Vielleicht liegt der Schlüssel für diese meines Erachtens kirchliche Glanzleistung im Bewusstsein des eigenen Könnens und der breiten Erfahrung im Umgang gerade mit schwierigen Situationen. Momente, in denen jedes falsche Wort eine Lawine der Entrüstung auslösen kann. In dieser Sphäre sind Kirchen seit langem beheimatet. Sie wissen sich darin liturgisch, seelsorglich und diakonisch zu bewegen wie kaum eine andere Institution.

An der Trauerfeier für die Opfer von Crans-Montana wirkten die Kirchen souverän. Diese Souveränität hat wohltuend und in gewisser Weise auch neu gewirkt. Die Kirchen ordneten sich ein, nicht unter. Sie blieben im Hintergrund, waren dafür aber in Bild und Wort umso gegenwärtiger. Basis dieser Souveränität ist das Wissen, wie man sich unter Trauernden bewegt – in einem atmosphärischen Raum, den man zutiefst kennt und seit Jahrhunderten besetzt hält. Daraus resultiert die Fähigkeit, diesen Raum aufgrund der erworbenen und lange eingeübten Pluralität auch anderen überlassen zu können.

Seelsorgliche Kirchen stellen sich selbst nicht ins Zentrum. Die Präsenz an der Trauerfeier war – trotz landesweiter Kirchenglocken – ein leiser Dienst und wohl deshalb umso eindrücklicher. Im Wissen um die eigene jahrhundertealte Geschichte und um den eigenen konstitutiven Transzendenzbezug lässt sich ruhig und gesammelt präsent sein – bereit zu helfen und zu reagieren, wenn danach gefragt wird oder die Situation es erfordert. Lediglich an einer Stelle kam eine leichte Irritation auf: Pfarrpersonen sind nicht nur ausgebildet, Gebete zu schreiben, sondern diese auch zu sprechen. Hier kann man sich fragen, ob man sich wirklich in seinem ureigensten Metier so kleinhalten lassen will. Von niemandem sonst wurde dies gefordert. Dennoch war es zu diesem Zeitpunkt eventuell richtig, das Gebet zur Verfügung zu stellen. Vielleicht gilt es, diese Ambivalenzen noch eine Weile auszuhalten. Vielleicht muss hier in Zukunft jedoch eine Grenze gezogen werden, weil es mitunter diskriminierend ist. Auch Kirchen dürfen ihr Licht nicht unter den Scheffel stellen.

Des Églises présentes, mais en retrait



Isabelle Noth
Professeure de théologie pratique, Université de Berne

Devant l'ampleur démesurée de la tragédie, nous ne pouvons que ressentir respect et admiration pour la prestation des représentantes et représentants de l'Église. La cérémonie du souvenir en hommage aux victimes de Crans-Montana a remarquablement illustré le rôle utile que les Églises peuvent jouer aujourd'hui dans la société civile. Un rôle nouveau qu'elles remplissent avec dignité et sérieux. À Crans, elles ont accompli l'idéal de l'Église qui accompagne et soigne dans une attitude mesurée, modeste, humble, mais professionnelle et impactante. Cette prouesse ecclésiale est peut-être le résultat de siècles d'expériences des situations difficiles et de l'assurance d'être capable de les gérer. Liturgie, accompagnement, diaconie, les Églises savent s'adapter aux circonstances.

Lors de la cérémonie d'hommage aux victimes, les Églises ont agi de manière souveraine. Parce qu'elles savent comment se comporter parmi les personnes endeuillées, sur un terrain qu'elles connaissent dans les moindres détails et qu'elles occupent depuis des siècles. C'est ce qui les rend capables de céder ce terrain à d'autres en vertu de la pluralité acquise et pratiquée de longue date.

Les Églises qui sont dans la sollicitude ne se mettent pas au centre. Leur présence à la cérémonie d'hommage n'a pas fait de bruit – même si les cloches des églises ont retenti dans tout le pays. Seule ombre au tableau : les pasteurs ne sont pas seulement habilités à rédiger des prières, mais aussi à les prononcer. Comme tout le monde, les Églises ont le droit de ne pas mettre leur lumière sous le boisseau.

**« Les Églises
remplissent leur
nouveau rôle
avec dignité et
sérieux »**

Seelsorge ist jenseits von Richtig und Falsch

Seelsorge ist für ihn keine religiöse Belehrung. Für Pfarrer Urs Zangger ist es das Begleiten von Menschen, die alle auf ihrem eigenen Weg unterwegs sind.

Alena Bucher

Seine aktuelle Stelle in Nidau ist für Urs Zangger eine Rückkehr zu den Wurzeln seines Vaters, doch seine Herzensheimat liegt in den Bündner Bergen. Für den 1962 geborenen Eisenbahner-sohn ist Seelsorge eine warme, unverstellte Präsenz, was er mit dem rätoromanischen Begriff preschaint wiedergibt.

Über 30 Jahre verbrachte Zangger im Bündnerland. In der Abgeschiedenheit der Täler war er ein «Allround-Pfarrer», der Hausbesuche mit den Skiern machte und unter dessen Stube im Pfarrhaus der Leichenwagen abgestellt war. «Ich war der Schamane im Tal», sagt er mit einem Schmunzeln. Eine Zeit abseits eines stereotypen Pfarrberufs: «Ich durfte vieles ausprobieren.» Doch die Idylle hatte Brüche. Ein tragischer Todesfall und die darauffolgende depressive Welle unter der Bevölkerung im Tal wurden für ihn zur «Initialzündung», sich tiefer mit der menschlichen Psyche auseinanderzusetzen.



© zVg Marco Roth

Diversität der Begegnung

Seelsorge ist für ihn weit mehr als ein klassisches Gespräch, so divers wie das Leben selbst. Sie geschieht laut Zangger ad hoc an der Ladenkasse, per SMS, in der Predigt, bei einem Telefonat oder während eines Spaziergangs. Einmal fand sie als stützende Begleitung einer Person in einer dunklen Phase statt, bei der ein wöchentliches Ritual mit Kerze, Stille und Gebet den nötigen Halt gab. Ein anderes Mal als kreative Arbeit, als er mit einer Bäuerin ein Abschiedsritual für ein krankes Kalb entwickelte.

Für den Pfarrer gibt es in der Seelsorge keine Fremdsprachen: «Jede Sprache, die von einem Menschen gesprochen wird, ist in diesem Sinne eine Muttersprache, also eine persönliche Sprache.» Ob jemand biblisch spreche oder in ganz eigenen Bildern, es gehe darum, das Gegenüber unvoreingenommen dort abzuholen, wo es stehe. «In der Seelsorge erlebe ich immer wieder, dass alle auf ihrem eigenen Weg unterwegs sind.» Man bewege sich jenseits von Richtig und Falsch. «Dort, wo wir uns treffen können, wird unglaublich vieles möglich.»

Mut zur Fehlbarkeit

Als Orientierungshilfe in der Seelsorge dient ihm die Emmaus-Geschichte aus den Evangelien. Es ist ein Weg, auf dem man zueinander stösst, gemeinsam unterwegs ist und durch die Begegnung «Aufstehkraft» findet. Zangger sieht sich dabei nicht als unfehlbaren Experten. Im Gegenteil:

«Überforderung ist Teil einer echten Seelsorge»

Wenn man Grenzen akzeptiere, könne man auch Möglichkeiten darin erkennen. «Darum ist die Überforderung kein Malheur für einen Seelsorgenden. Vielleicht ist sie sogar ein Schlüssel zu meinem Gegenüber.»

Seelsorge beginnt für ihn bei sich selbst: in der Stille, im Schweigen, von dem er sich getragen fühlt. «Meine Durststrecken haben damit zu tun, dass die Seelsorge zu kurz kommt.» Sein Ziel ist nicht der gute Rat, sondern das gemeinsame Gehen. Es sei wie beim «Übers-Wasser-Laufen»: Es brauche Mut, sich dem Moment vertrauensvoll zu überlassen.

L'accompagnement pastoral va au-delà du vrai et du faux

Pour Urs Zangger, l'entretien pastoral n'est pas un espace où l'on dispense des conseils religieux, mais un lieu où l'on accompagne des personnes qui ont chacune leur propre chemin.

Alena Bucher

En poste à Nidau, le pasteur Urs Zangger voit l'accompagnement spirituel comme une présence chaleureuse, vraie, « en romanche, on dirait preschaint ». Une partie de son cœur est restée dans les Grisons où il a passé plus de 30 ans.

Il y effectuait ses visites à domicile à ski. « J'étais le chaman de la vallée », dit-il en souriant. Loin des stéréotypes sur le métier. Mais après un décès tragique et face à la vague dépressive qui s'est abattue sur la vallée, il a décidé de s'intéresser plus en profondeur au psychisme humain.

Diversité des rencontres

Pour Urs Zangger, l'accompagnement spirituel représente la diversité de l'existence ; il se vit au quotidien, à la caisse du super-

marché, dans la prédication, lors d'une promenade. Ou sous la forme d'un rituel : il a ainsi pu soutenir une personne traversant une phase sombre en l'accueillant chaque semaine autour d'une bougie, de silence et d'un temps de prière.

« Chaque personne s'exprime à sa manière, a son propre langage. L'une peut employer des termes bibliques, une autre des images très personnelles. Il faut toujours rejoindre l'autre là où il se trouve, sans idée préconçue. On est au-delà du vrai et du faux. Si la rencontre se produit, le champ des possibles est immense. »

Le courage d'être faillible

Urs Zangger ne se voit pas comme un expert infallible. Au contraire, en acceptant ses limites, on les rend fécondes. Pour lui, l'accompagnement spirituel commence par soi-même. Son but n'est pas de donner le bon conseil, mais de cheminer avec la personne. Il faut du courage pour s'abandonner à l'instant de la rencontre.



© iStock | pidjoe

Armeseelsorge – im Dienst der Truppe

Als Pfarrer und Hauptmann steht Samuel Schmid der Truppe zur Seite. Für diesen Dienst braucht es religiöse Offenheit – und keine heimlichen Missionsgelüste.

Markus Dütschler

Früher gab es nur reformierte und katholische Feldprediger. Armeeangehörige bekamen selten einen zu Gesicht, weil es zu wenige gab. Heute ist die Armeseelsorge multireligiös aufgestellt, wobei sich alle Bekenntnisse auf die gleichen Grundsätze verpflichten und das Leben der Truppe teilen. Sie begegnet allen Menschen mit der gleichen Wertschätzung und ohne versteckten Missionsauftrag.

Die neuen Feldprediger

Seit 2020 ist die Armeseelsorge sowohl zahlenmässig als auch bezüglich ihrer religiösen und geschlechtlichen Diversität breit aufgestellt. Das Team umfasst auch Personen mit muslimischem, jüdischem oder freikirchlichem Hintergrund. Schmid versichert: Alle beteiligten Glaubensrichtungen wüssten, dass sie nur Personen vorschlagen sollten, welche die verlangte religiöse Offenheit mitbringen. «Sie müssen bereit sein, mit den Dienstleistenden ein Wegstück ohne verborgene Agenda zurückzulegen.» Beim Assessment und in der vier Wochen dauernden Ausbildung werde auf diesen Punkt Wert gelegt. Es komme vereinzelt vor, dass Anwärter «hinausgekippt» würden, wie Schmid sich ausdrückt.

«Ich sehe in jedem Menschen das Ebenbild Gottes»

Die entsendenden Glaubensgemeinschaften und ihre Mitarbeitenden anerkennen schriftlich die Werte der christlichen Tradition der Schweiz als Referenzrahmen. «Man darf seinen eigenen Hintergrund haben, aber diesen nicht in den Vordergrund stellen.»

In einer Organisation mit Befehlsgehorsam und Rapportpflicht funktioniert die Armeseelsorge anders: Das Seelsorgegeheimnis gilt uneingeschränkt. «Diese absolute Vertraulichkeit ist einzigartig.» Selbst, wenn suizidale Neigungen festgestellt



werden, gibt es keine Meldepflicht und damit keine Gefährdungsmeldung. «Wir sprechen mit der Person, versuchen ihren Gemütszustand zu stabilisieren und raten ihr dringend, ärztliche Hilfe zu suchen.»

Auf der Schulterpatte tragen die Armeseelsorger:innen als Gradabzeichen drei «Spaghetti» und bekleiden somit den Offiziersgrad von Hauptleuten – der aber nicht «abverdient» werden muss. Manche sagen, der Grad referiere auf den römischen Hauptmann von Kapernaum, der Jesus um Hilfe bat. Laut Schmid ist der Grund ein anderer. Im Alltag erweise sich der Dienstgrad in der Mitte der Hierarchie als sinnvoll. Als Hauptleute begegneten die Armeseelsorgenden einem Kompaniekommandanten auf Augenhöhe. Sie kämen aber nicht mit einem Oberstenrang daher, der Soldat:innen einschüchtern könnte.

Schmid sieht in der Armeseelsorge ein mögliches Modell für die ganze Kirche: «Den Alltag der Menschen teilen, ihnen signalisieren, dass man für sie da ist, ohne aufdringlich zu sein.»

Derzeit sind 181 Männer und 32 Frauen in der Armeseelsorge tätig. 93 haben einen evangelisch-reformierten Hintergrund, 63 einen römisch-katholischen. Die weiteren Zahlen: freikirchlich 48, christkatholisch 3, muslimisch 3, jüdisch 2 und episkopal/anglikanisch 1. Eine Vertretung der Orthodoxie ist in Vorbereitung. Samuel Schmid ist reformierter Pfarrer im Kanton Solothurn. Er absolvierte seine RS bei den leichten mechanisierten Truppen und leistete Dienst als Funker und Fahrer.

Aumônerie de l'armée – au service de la troupe

En tant que pasteur et capitaine, Samuel Schmid est toujours aux côtés de la troupe. Un service qui requiert ouverture religieuse et absence d'arrière-pensée missionnaire.

Markus Dütschler

Auparavant, il n'existait que des aumôniers réformés ou catholiques. Les militaires les voyaient rarement, car ils étaient peu nombreux. Aujourd'hui, l'aumônerie de l'armée est multireligieuse, toutes les confessions devant respecter les mêmes principes et partager la vie de la troupe. Elle accueille chaque personne avec la même estime, et sans intentions missionnaires cachées.

Depuis 2020, l'aumônerie de l'armée s'est élargie, tant en nombre que dans sa diversité religieuse et sa représentation des sexes. L'équipe comprend aussi des personnes issues des confessions musulmane ou juive et des Églises libres. Samuel Schmid l'assure: toutes les croyances participantes savent qu'elles ne peuvent proposer que des personnes apportant l'ouverture religieuse exigée. «Elles doivent être prêtes à faire un bout de chemin avec les militaires sans programme caché.» Selon lui, l'évaluation des candidatures et les quatre semaines de formation accordent une grande importance à cet aspect. Il arrive que des postulants soient rejetés.

«Partager le quotidien des gens sans être intrusif»

Les communautés religieuses déléguées et leurs collaborateurs et collaboratrices reconnaissent par écrit la valeur de la tradition chrétienne de la Suisse comme cadre de référence. «On a le droit d'avoir son propre arrière-plan, mais pas de le mettre au premier plan.»

Dans une organisation avec obligation de suivre les ordres et de rendre rapport, l'aumônerie de l'armée fonctionne autrement: le secret pastoral est valable sans restriction. «Cette confidentialité absolue est unique.» Il n'y a aucune obligation d'annoncer et donc aucun signalement même en cas de tendance suicidaire. «Nous discutons avec la personne, essayons de stabiliser son humeur et lui conseillons instamment de consulter un médecin.»

Les aumônières et aumôniers de l'armée portent trois «spaghettis» sur leur galons d'épaule et ont donc le grade de capitaine – mais celui-ci n'a pas besoin d'être «gagné». Certains y voient une référence au centurion romain de Capharnaüm qui a demandé l'aide de Jésus. D'après Samuel Schmid, la raison est différente: ce grade au milieu de la hiérarchie s'avère judicieux au quotidien, car comme capitaines, les aumônières et aumôniers dialoguent ainsi d'égal à égal avec les commandants de compagnie. Avec un grade plus élevé, ils auraient risqué d'intimider les soldates et soldats.

Samuel Schmidt voit dans l'aumônerie de l'armée un modèle possible pour toute l'Église: «Partager le quotidien des gens, leur signaler qu'on est là pour eux, sans être intrusif.»

«Je vois l'image de Dieu dans tout humain, que j'apprécie ou non son projet de vie ou partage ou non sa vision du monde», déclare Samuel Schmid.

Actuellement, 181 hommes et 32 femmes œuvrent à l'aumônerie de l'armée. 93 proviennent de l'Église évangélique réformée, 63 de l'Église catholique romaine. Les autres sont issus des Églises libres (48), catholique-chrétienne (3) et des confessions musulmane (3), juive (2) et épiscopale/anglicane (1). Une représentation de l'orthodoxie est en préparation. Samuel Schmid est pasteur réformé dans le canton de Soleure. Il a accompli son ER dans les troupes mécanisées légères et a servi comme opérateur radio et conducteur.



Idylle Bauernhof?

Wenn der Alltag zur Belastung wird

Wenn Menschen in der Landwirtschaft Probleme wälzen, benötigen sie Ansprechpersonen, die ihre spezifische Lage verstehen. Dies bieten verschiedene Angebote: das Bäuerliche Sorgentelefon und die Plattform «Hilfe & Unterstützung».

Markus Dütschler

Wer melkt die Kühe, wenn der Bauer verunfallt? Was tun, wenn einer Bäuerin die Arbeit über den Kopf wächst? Der Rat, ans Meer zu fahren, ist leicht gesagt. Zwar könne man auch in der Landwirtschaft Ferien machen, sagt Gabi Schürch-Wyss, Vizepräsidentin des Schweizerischen Bäuerinnen- und Landfrauenverbands (SBLV). Doch spontan gehe das nicht, nicht einmal für ein verlängertes Wochenende.

Es gibt Betriebshilfen, die man anfordern kann, allerdings ist das Angebot eher knapp. Zudem braucht es eine seriöse Instruktion für moderne technische Gerätschaften. «Ein moderner Traktor ist ein Hightech-Fahrzeug und eine Biogasanlage muss man zu bedienen wissen.»



Gabi Schürch-Wyss

© zVg



Andri Kober

© zVg

Menschen in der Landwirtschaft wird nachgesagt, sie trügen ihr Herz nicht auf der Zunge. Die SBLV-Vizepräsidentin sieht das Problem nicht nur dort: Bei allgemeinen Beratungsstellen würden die Besonderheiten der Landwirtschaft oft zu wenig verstanden.

Das Bäuerliche Sorgentelefon ist deshalb wichtig. «Dort spricht man die gleiche Sprache und kennt die Lebenswirklichkeit», sagt Gabi Schürch-Wyss. Die Anrufer:innen fühlten sich verstanden. Der SBLV bietet mit der Plattform «Hilfe & Unterstützung» Informationen zum breiten Unterstützungsangebot. Das Sorgentelefon ist eines der spezialisierten Angebote innerhalb dieses Netzwerks.

Gotthelf und Gottvertrauen

Verfügen Bäuerinnen und Bauern über ein grösseres Gottvertrauen als die Durchschnittsbevölkerung? «Das kann man nicht so pauschal sagen», findet Gabi Schürch-Wyss. «Sicher macht die Abhängigkeit von der Natur demütig.»

«Mit der Gotthelf'schen Gemächlichkeit ist es längst vorbei», sagt Pfarrer Andri Kober vom Vorstand des Sorgentelefon. «Die Mechanisierung hat die Landwirtschaft hektischer gemacht.» Zumal immer mehr Arbeit am Computer anfalle. Manchen Menschen helfe es, den Tag Gott im Gebet hinzulegen oder ihre Gedanken einem Tagebuch anzuvertrauen.

Einsamkeit auf dem Hof

Etwa 50'000 Bauernbetriebe gibt es in der Schweiz, jeder fünfte davon im Kanton Bern. Oft liegen sie ausserhalb der Dörfer. Auch wenn viele Landwirt:innen in Vereinen aktiv sind oder sich sozial engagieren, fehlt auf einem Bauernhof oft das kollegiale Geflecht, wie es in anderen Arbeitsumfeldern üblich ist.

Wenn Überlastete auf ein Burnout zusteuern, kann ein Besuch von aussen hilfreich sein. Gabi Schürch-Wyss erwähnt das Projekt Burnout 2.0, das mit der FH OST entwickelt wird. Es gehe darum, Menschen zu sensibilisieren, die beruflich Bauernhöfe aufsuchen, damit sie Hinweise auf Überlastung früh zu erkennen – zum Beispiel ein Nachlassen bei der Tierpflege oder ein gereizter Umgangston.

«Die Tierärztin ist zwar meist in Eile, und der Futtermittelvertreter ist kein Psychologe», sagt die SBLV-Vizepräsidentin. «Dennoch können sie die Menschen in der Landwirtschaft behutsam auf ihre Beobachtungen ansprechen und ihnen ein Kärtchen mit Kontaktdaten von verschiedenen Anlaufstellen überreichen.»

Ruralité :

quand la vie idyllique vire au cauchemar

Lorsque les problèmes s'amoncellent à la ferme, l'aide doit venir de personnes qui connaissent la vie paysanne de l'intérieur. Une ligne d'écoute téléphonique et la plateforme « Aide et soutien » répondent à ce besoin.

Markus Dütschler

Qui ira traire en cas accident ? Comment s'en sortir quand il y a trop à faire ? Gabi Schürch-Wyss, vice-présidente de l'Union suisse des paysannes et des femmes rurales (USPF), explique que pour les fermiers, il n'y a jamais de vacances – ni à la mer, ni ailleurs –, en tout cas, jamais spontanément, même pour un week-end prolongé.

Il est possible de solliciter des aides à l'exploitation, mais l'offre reste assez limitée. Sans compter qu'il est impossible de laisser les machines techniques entre des mains inexpérimentées. « Aujourd'hui, un tracteur, c'est un véhicule high-tech, et on ne s'occupe pas d'une installation de biogaz sans avoir appris à le faire ! »

On dit que les gens de la terre ne se livrent pas facilement. Gabi Schürch-Wyss estime que ce n'est pas si simple, que souvent les antennes d'aide généralistes ne comprennent pas assez bien les particularités du monde agricole.

L'existence d'une ligne d'écoute spécialisée est donc fondamentale. « On parle la même langue que les gens qui nous appellent, on connaît leur réalité de vie, ils se sentent compris », souligne Gabi Schürch-Wyss. L'USPF a créé la plateforme « Aide et soutien » pour informer sur toute la gamme des aides existantes dont la ligne téléphonique fait partie.

Confiance en Dieu

La population paysanne a-t-elle une plus grande foi en Dieu que la population générale ? « On ne peut pas généraliser, mais la dépendance à la nature rend assurément plus humble », ajoute Gabi Schürch-Wyss.

« On est loin de la ruralité paisible dépeinte dans les œuvres de Gotthelf », précise Andri Kober, pasteur et membre du comité de la ligne d'écoute. « La mécanisation a été synonyme d'accélération. » L'emballement est accentué par le travail à l'écran, toujours plus important. Pour beaucoup, remettre sa journée à Dieu dans la prière ou tenir un journal est source de réconfort.



Solitude

La Suisse compte quelque 50'000 exploitations agricoles, dont un cinquième dans le canton de Berne. Elles sont souvent à l'extérieur des villages. Même si les paysannes et les paysans ont souvent un engagement associatif ou social, le tissu collégial usuel d'autres environnements professionnels peut leur manquer.

Quand l'épuisement risque de tourner au burn-out, une visite de l'extérieur peut jouer un rôle salutaire. Gabi Schürch-Wyss évoque le projet Burnout 2.0, développé en collaboration avec la HES OST, pour sensibiliser les professionnels qui se rendent dans les fermes à l'identification précoce des signes de surmenage, tels que du bétail négligé ou de la nervosité dans la voix.

« La vétérinaire est presque toujours pressée et le représentant de commerce en alimentation animale n'est pas psychologue, mais ils sont capables de formuler une observation avec tact et de donner à la personne une petite carte avec les coordonnées de différentes antennes. »

Mehr als nur sprachliche Gräben – Seelsorge im Bundesasylzentrum

In einer Kirchgemeinde ist die Seelsorge «ein Grundpfeiler der kirchlichen Arbeit». Im Bundesasylzentrum ist sie eher «artfremd».

Markus Dütschler

Wer Menschen in den Bundesasylzentren betreuen will, muss sie aktiv aufsuchen. Dies sagt Pfarrerin Beatrice Teuscher vom Bereich Seelsorge Bundesasylzentrum (BAZ). «Asylseelsorge ist bemüht, die Ressourcen der Menschen zu stärken und mit ihnen Bewältigungsstrategien zu entwickeln, damit sie die vielen Hürden in ihrem Leben bewältigen.» Asylsuchende seien von ihrem alten Leben abgeschnitten. Sie müssten sich alles neu aufbauen.

«Oft wünschen die Schutzsuchenden ein Gebet»

Flucht ist ein Drama, zuallererst für jene, die sich auf den weiten Weg machen. Sie verlassen ihre Heimat und die angestammte Kultur, lassen Familie und Freunde zurück. Wird ihr Gesuch positiv beantwortet werden? Für Asylsuchende ist fast alles in unserem Land fremd. Umso mehr schätzen sie die Möglichkeit, mit einer Vertrauensperson über ihre Lage zu sprechen.

Teuscher spricht auch von gelegentlichen Spannungen und Zerreisssproben in diesem System, auf das politische Entscheidungen direkt einwirken. «Im besten Fall gelingt es, Kompromisse auszuhandeln.»

Multireligiosität seit 2020

Die meisten Schutzsuchenden sind nicht mit dem Konzept der Asylseelsorge vertraut und gehören auch keinem christlichen Bekenntnis an. Aber die Nöte und Bedürfnisse der Menschen sind oft die gleichen. «Die Seelsorge im Bundesasylzentrum verstand sich immer ökumenisch. Seit 2020 ist sie auch multi-religiös: Alle sind für alle da.»

Das Seelsorgeteam deckt etwa sieben Sprachen ab. Doch nicht immer reichen die gängigen Fremdsprachen aus. Dann kommen zur Not auch Übersetzungs-Apps zum Einsatz.



Wichtig für Asylsuchende sei vor allem, dass sich ein Mensch für ihr Befinden interessiere und sich ihnen fürsorglich zuwende, sagt Teuscher. «Das ist ein grosser Teil der seelsorglichen Tätigkeit.»

Verzweiflung und Gebet

«Momente der Ohnmacht und der Verzweiflung gehören zur Tagesordnung.» Das sei für alle Seiten herausfordernd. Viele wüssten, dass längst nicht alle bleiben dürfen. Im Gespräch gehe es oft darum, «die verbleibenden Handlungsspielräume auszuloten». Manchmal bleibe aber nur das Gebet, sagt Teuscher. «Es sind fast immer die Schutzsuchenden selbst, die dies wünschen.»

In den ersten Monaten werden die Geflüchteten oftmals umplatziert. Dadurch können soziale Kontakte nur schwer aufgebaut werden. Es kommt sogar vor, dass volljährige Geschwister voneinander getrennt werden. Und selbst wer bleiben darf, muss sich einen Kantonswechsel vorgängig genehmigen lassen.

Wenn Geflüchtete länger an einem Ort leben, gelingt der Anschluss an eine religiöse Einrichtung oder an die einheimische Bevölkerung eher. Sozialarbeiter:innen, Pfarrpersonen oder Diakon:innen können diese Menschen unterstützen. Demgegenüber fristet die Seelsorge in den Bundesasylzentren laut Teuscher «ein Satellitendasein».

Sie sieht die schwierige Lage der Geflüchteten, mit denen sie zu tun hat. «Ich treffe Menschen, die einen so starken Willen, Mut und Energie haben, dass es mir grossen Respekt abnötigt.»

Aumônerie dans les CFA : franchir les fossés qui nous séparent

L'accompagnement pastoral est l'un des piliers du travail en paroisse, mais une pratique plutôt inhabituelle dans les centres d'asile.

Markus Dütschler

Dans les centres fédéraux d'asile (CFA), « ce ne sont pas les gens qui viennent à nous, c'est nous qui devons faire cette démarche », explique Beatrice Teuscher, aumônière dans un CFA. « L'aumônerie fait son maximum pour renforcer les ressources et aider à trouver des stratégies pour surmonter les nombreux obstacles d'une vie de fuite. Les requérants sont coupés de leur ancien monde, ils doivent repartir de zéro. »

L'exil est un drame, d'abord pour celles et ceux qui ont tout laissé – leur pays, leur culture d'origine, leur famille, leurs amis. Leur demande d'asile sera-t-elle acceptée ? Presque tout leur étant étranger dans notre pays, ils apprécient d'autant plus de parler de leur situation avec quelqu'un de confiance.

Beatrice Teuscher évoque aussi les tensions et les ruptures qui surviennent parfois dans ce système où les décisions politiques ont une répercussion directe. « Dans le meilleur des cas, on arrive à négocier un compromis. »

Multireligiosité

La plupart des personnes en quête de protection ne savent pas ce qu'est l'aumônerie et n'appartiennent à aucune confession chrétienne. Mais la détresse et les besoins humains se ressemblent. « Dans les CFA, l'aumônerie a toujours été œcuménique et depuis 2020, elle est multireligieuse : tout le monde est là pour tout le monde. »

L'équipe couvre sept langues, mais ce n'est pas toujours suffisant. Elle recourt alors aux applications de traduction. « Ce qui compte le plus, pour les requérants, c'est qu'on s'intéresse à leur situation et qu'on les traite avec bienveillance. C'est un large pan de notre travail à l'aumônerie », ajoute Beatrice Teuscher.

« Souvent les requérants souhaitent une prière »

« Le sentiment d'impuissance et de désespoir fait partie du quotidien. » C'est un défi pour toutes les parties. Au CFA, on sait en général que le droit de rester est loin d'être acquis. Les entretiens sont souvent consacrés à « explorer les dernières options ».

Désespoir et prière

Souvent, il ne reste que la prière : « Ce sont presque toujours les requérantes et les requérants qui nous demandent de prier. » Pendant les premiers mois après leur arrivée sur le territoire, les personnes réfugiées sont souvent déplacées, ce qui rend les contacts sociaux compliqués. Il arrive même que des frères et sœurs majeurs soient séparés. Et même si les personnes ont le droit de rester, elles doivent obtenir une autorisation pour changer de canton.

Après un certain temps passé au même endroit, les chances d'intégration à une institution religieuse et à la population locale augmentent. Les assistantes sociales, assistants sociaux, pasteurs, pasteurs et diacres peuvent alors intervenir. En revanche, dans les CFA, l'aumônerie est une sorte de « satellite ».

Beatrice Teuscher est témoin des difficultés que traversent les personnes qu'elle accueille : « Je rencontre des gens qui ont une volonté, un courage et une énergie tels que je ne peux que ressentir un immense respect. »



Das Scheitern als gemeinsame Erfahrung

Wenn Marcel Briand als Clown Menschen mit Demenz begegnet, löst dies oft verblüffende Reaktionen aus.

Markus Dütschler

Es ist ein spontaner Einfall während des Frühstücks in einer Demenzstation. Der damalige Pfleger Marcel Briand setzt sich die rote Wachshülle eines Babybel-Käses auf die Nase. Und er staunt über die Reaktionen bei Menschen, die sonst auf fast nichts reagieren.

Rasch beschafft sich Briand eine richtige Clownnase. Seit über einem Vierteljahrhundert ist er nun immer wieder in Einrichtungen zu Gast. Es gehe dabei nicht um den Clown als Figur. «Der Clown ist lediglich ein Instrument, ein Katalysator.»

Bei seinen frühen Besuchen erlebte der 58-Jährige oft Unerwartetes. Wenn er bei einem alten Grammophon eine Schellackplatte auflegte und aus dem Schalltrichter das charakteristische Knistern ertönte, waren die scheinbar trägen Patient:innen wie elektrisiert. Denn das Geräusch kannten sie von früher!

«Sie wussten genau, dass man die Nadel sorgfältig in die Rille legen muss.» Wenn der Hit «s'Landidörfli» von der Landesausstellung 1939 erklang, gingen sie sichtlich mit. Die heutigen Betroffenen wurden nach dem Krieg geboren. Doch wenn Briand ihnen einen Elvis-Song vorspielt, passiert das Gleiche.

Versöhnung mit Unvollkommenheit

Der Clown und die Demenzbetroffenen haben etwas gemeinsam: Sie scheitern oft und sind vom Leben überfordert. Sie müssen sich nicht mehr mit anderen vergleichen, sich optimieren und perfekt sein. «Der Clown ist für sie wie ein Verbündeter.» Wie sie müsse sich auch der Clown mit seinem Scheitern versöhnen.

«Ich hole die Kranken nicht in unsere Welt, sondern tauche in ihre Welt ein.» Dann ergeben sich Berührungspunkte und zutiefst menschliche Begegnungen. «Das hat für mich etwas Spirituelles, ja Göttliches.» Briand erreicht die Betroffenen in ihrem menschlichen Kern, auch wenn ihre Identität kaum mehr vorhanden ist.

Keineswegs wolle er die Demenz verharmlosen, sagt Briand. Er habe erlebt, wie Menschen am Beginn ihrer Krankheit mit der vorhersehbaren Entwicklung haderten. «Eine frühere Lehrerin sagte, die Demenz sei eine Beleidigung ihres ganzen Wesens.»

Das Reden und Nachdenken über Gott ist in der reformierten Kirche oft verkopft und intellektuell. «Das funktioniert bei Menschen mit Demenz nicht.» Bei ihnen geschehe die Verbindung auf einer emotionalen Ebene. Ihm sei es wichtig, Spiritualität mit Demenz zu verknüpfen.

Briand, der ganze Gottesdienste als Clown mitgestaltet hat, weiss, dass Humor nicht nur lustig ist, sondern viel Tieferes bewirken kann. So sagte der bekannte Psychologe und KZ-Überlebende Viktor E. Frankl: «Humor ist die Waffe der Seele im Kampf um die Selbsterhaltung.»

«Es braucht eine Form der Religiosität, die sich nicht an den Intellekt richtet»

Der Auftritt als linkischer Clown führt für Briand ins Zentrum der Seelsorge: «Es geht darum, dass ich mich mit dem versöhne, was ich geworden bin.» Und mit dem, was man nicht geworden sei.



Marcel Briand am Zukunftstag Diakonie – Demenz
refbejuso.ch/angebot/veranstaltungen/zukunftstag-diakonie-demenz



L'échec comme expérience commune

Quand Marcel Briand rencontre en tant que clown des personnes atteintes de démence, les réactions sont souvent étonnantes.

Markus Dütschler

C'est une idée spontanée, née au cours d'un petit-déjeuner dans une unité spécialisée en démence. Marcel Briand, alors infirmier, pose sur son nez l'enveloppe de cire rouge d'un fromage Babybel. Il est surpris par les réactions de ces personnes qui, d'habitude, ne réagissent à presque rien.

Il se procure vite un vrai nez de clown. Depuis lors, soit plus d'un quart de siècle, il est régulièrement invité dans des établissements. L'essentiel pour lui n'est pas la figure de clown. « Le clown n'est qu'un instrument, un catalyseur. »

Au début, Marcel Briand (58 ans) a souvent fait des expériences inattendues. Lorsqu'il posait un 78 tours sur un vieux gramophone et que le grésillement sortait du pavillon, des personnes semblant apathiques étaient soudain comme galvanisées. Car elles connaissaient ce bruit du passé.

« Elles savaient exactement que l'on doit poser délicatement l'aiguille dans le sillon. » Lorsque passait « s'Landidörfli », le tube de l'exposition nationale de 1939, elles étaient prises par la musique. Aujourd'hui, les malades sont nés après la guerre. Mais quand il leur fait entendre une chanson d'Elvis, la réaction est la même.

Se réconcilier avec ses imperfections

Le clown et les personnes démentes ont un point commun : ils échouent souvent et sont dépassés par la vie. Ils n'ont plus besoin de se comparer aux autres, de s'optimiser, d'être parfaits. « Pour ces personnes, le clown est comme un allié. » Comme elles, il doit se réconcilier avec son échec.

**« Je ne ramène
pas les malades dans
notre monde, c'est
moi qui m'immerge
dans le leur »**

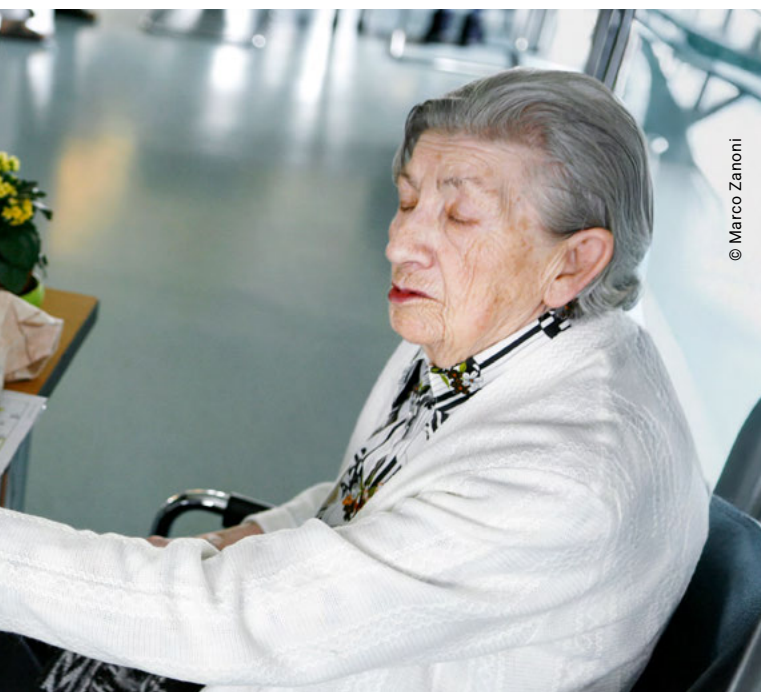
Il en résulte des points de contact et des rencontres profondément humaines. « Il y a là pour moi une dimension spirituelle, voire divine. » Marcel Briand touche ainsi le cœur de l'humain, même lorsque l'identité a presque disparu.

Il ne veut en aucun cas minimiser la démence. Il a vu comment des personnes, au début de leur maladie, se révoltaient contre l'évolution prévisible. « Une ex-enseignante a dit que la démence était une offense à tout son être. »

Dans l'Eglise réformée, le discours et la réflexion sur Dieu sont souvent rationnels, intellectuels. « Avec les personnes démentes, cela ne fonctionne pas. » Chez elles, souligne-t-il, la relation se passe au niveau émotionnel. Il estime important d'établir un lien entre spiritualité et démence : « Il faut une forme de religiosité qui ne soit pas orientée vers l'intellect. »

Marcel Briand, qui a participé à l'animation de cultes entiers, sait que l'humour n'est pas seulement drôle, mais peut avoir un effet bien plus profond. Ainsi, pour citer Viktor E. Frankl, psychologue réputé et rescapé des camps de concentration : « L'humour est l'arme de l'âme dans la lutte pour la préservation de soi. »

Pour Marcel Briand, la représentation du clown maladroit mène au cœur de l'aumônerie : « L'enjeu, c'est de me réconcilier avec ce que je suis devenu. » Et avec ce que l'on n'est pas devenu.



© Marco Zanoni

Pfr. Dr. theol. Samuel Lutz-Léchoť (1944–2025)

Volkskirchliche Offenheit und Gottvertrauen

Für Samuel Lutz, Synodalratspräsident von 1995 bis 2007, war Offenheit nicht beliebig, sondern Ausdruck eines Blicks auf Gott aus verschiedenen Richtungen.

Am 13. Dezember 2025 ist Samuel Lutz im 82. Lebensjahr verstorben. Geboren wird er 1944 im Pfarrhaus zu Amsoldingen. Das Sonntagskind wächst mit vier Geschwistern auf. 1952 zieht die Familie nach Bern an die Nägeligasse, weil der Vater als landeskirchlicher Pfarrer zur damaligen Evangelischen Gesellschaft wechselt. Der Sohn wird später den umgekehrten Weg beschreiten. Als Gymnasiast macht er die altsprachliche Matura und studiert anschliessend Theologie.

Sinn für die Zweisprachigkeit

Das Frankophone ist ihm vertraut, auch in der eigenen Familie, stammt doch seine Gattin Anne-Marie Léchoť aus einer französischsprachigen Familie. Als Feldprediger betreut er ein zweisprachiges Regiment. In Montpellier absolviert er ein Studienjahr. Nach Frankreich unternimmt das junge Paar 1971 die Hochzeitsreise – mit einem Zelt.

Nach dem Vikariat in Biel-Mett ist Samuel Lutz ab 1972 während vieler Jahre als Pfarrer in Leissigen tätig. Seine Gattin gibt Sonntagsschule und leitet den Gemischten Chor. Als Feldprediger bekleidet er einen Offiziersrang, ist aber auch Vorstandsmitglied der «Kritischen Kirche». Grund genug für den privaten «Subversivenjäger» Ernst Cincera, eine Fiche über ihn anzulegen.

1988 wird Samuel Lutz in den Synodalrat der Reformierten Kirchen Bern-Jura-Solothurn gewählt, 1995 zum Präsidenten. Seine Wiederwahl an der Konstituierenden Synode schafft er mit dem Glanzresultat von 193 Stimmen bei 193 Anwesenden. Er leitet den Rat bis 2007.

über den Zürcher Reformator, dass seine Hermes-Schreibmaschine kaputt geht. Fortan bedient sich der Doktorand eines Computers. Mit der Bestnote summa cum laude nimmt er 1991 den Dr. theol. entgegen.

Beruflich und privat reist er viel. In der Schweiz besteigt er unzählige Berge. 53 Länder wird er insgesamt sehen, darunter die USA, Südafrika, den Vatikan und China. Im Land der Mitte erinnert ihn vieles an die Erzählungen seiner Grosseltern, die dort als Missionare tätig waren.

Spirituelle Tiefe und Weite

Seine Wurzeln im Pietismus des Elternhauses wirken nach, indem er allmorgendlich die Schrift studiert und betet – für sich und für andere. Lutz glaubt an den einen Gott, dem sich Blicke aus verschiedenen Richtungen zuwenden. Die volkskirchliche Offenheit ist ihm, dem Angehörigen der Positiven Fraktion, wichtig. Nicht als Beliebigkeit, sondern als gemeinsames Streben nach Wahrheit.

Samuel Lutz tauft 452 Kinder, konfirmiert 247 Jugendliche, traut 326 Paare, hält 360 Abdankungen und predigt über 1800 Mal.

Aber Kirche besteht für ihn nicht aus Zahlen, Paragraphen und Protokollen. Sie ist vielmehr ein Ort, an dem der Heilige Geist wirkt. In seiner Abschiedsrede als Synodalratspräsident sagt er es 2007 so: «Diese Offenheit, die wir als Kirche leben und die man uns ansprechen soll, schöpfen wir nun nicht etwa aus dem vorübergehenden Zeitgeist eines beliebigen Pluralismus, sondern aus dem Evangelium, an dem wir uns verbindlich orientieren.» (mdü)

Offenheit war für ihn keine Beliebigkeit

Eintauchen in Zwinglis Reformation

Als ihm die Kirche einen Studienurlaub gewährt, schreibt er ab 1988 an einer Dissertation über Ulrich Zwingli, mit dem er sich schon lange befasst hat. Er schreibt so intensiv an der Arbeit

Pasteur Samuel Lutz-Lécho, Dr en théologie (1944–2025)

Ouverture multitudiniste et confiance en Dieu

Pour Samuel Lutz, président du Conseil synodal de 1995 à 2007, l'ouverture n'était pas arbitraire, mais l'expression d'un regard tourné vers Dieu de différentes directions.

Samuel Lutz est décédé le 13 décembre 2025, dans sa 82^e année. Il est né un dimanche en 1944 à la cure d'Amsoldingen et a grandi avec quatre frères et sœurs. En 1952, la famille déménage à Berne, car le père, en sa qualité de pasteur de l'Église nationale, y a rejoint l'ex-société évangélique. Plus tard, le fils fera le chemin inverse. Gymnasien, il passe sa maturité en langues classiques, puis étudie la théologie.

Une fibre pour le bilinguisme

La culture francophone lui est familière, même dans son ménage – son épouse, Anne-Marie Lécho, est issue d'une famille francophone. Aumônier militaire, il a en charge un régiment bilingue. Il accomplit une année d'études à Montpellier. En 1971, le jeune couple part en voyage de noces en France – avec une tente.

Après son stage pastoral à Bienne-Mâche, Samuel Lutz est pendant de nombreuses années pasteur à Leissigen. Son épouse anime l'école du dimanche et dirige le chœur mixte. En tant qu'aumônier militaire il possède le grade d'officier, mais il est aussi membre du comité de l'« Église critique ». Une raison suffisante pour qu'il soit fiché par le « chasseur de subversifs » privé, le radical Ernst Cincera.



En 1988, Samuel Lutz est élu au Conseil synodal des Églises réformées Berne-Jura-Soleure, dont il devient président en 1995. Lors du Synode constitutif, il est brillamment réélu par 193 voix sur 193 personnes présentes. Il préside le Conseil jusqu'en 2007.

Immersion dans la Réforme de Zwingli

Quand l'Église lui accorde un congé d'études, il rédige dès 1988 une thèse consacrée à Ulrich Zwingli, qu'il étudie depuis longtemps. Il écrit si intensivement sur le réformateur zurichois que sa machine à écrire Hermes tombe en panne. Ensuite, le docteur utilise un ordinateur. Il obtient son doctorat en théologie avec mention summa cum laude.

Il voyage beaucoup, à titre professionnel et privé, escalade d'innombrables montagnes en Suisse, découvre 53 pays au total, dont les USA, l'Afrique du Sud, le Vatican et la Chine. Le Pays du Milieu lui rappelle beaucoup de souvenirs des récits de ses grands-parents qui y avaient été missionnaires.

Profondeur et ouverture spirituelles

Ses racines dans le piétisme familial continuent d'agir : chaque matin, il étudie les Écritures et prie – pour lui et pour les autres. Samuel Lutz croit en un Dieu unique vers lequel convergent les regards de différentes directions. Membre de la Fraction des positifs, il attache beaucoup d'importance à l'ouverture multitudiniste, appréhendée non comme une liberté arbitraire, mais comme une quête commune de la vérité.

Samuel Lutz a baptisé 452 enfants, confirmé 247 jeunes, marié 326 couples, célébré 360 services funèbres et fait plus de 1800 prédications.

Pour lui, ouverture n'était pas synonyme d'arbitraire

Mais au-delà des chiffres, des paragraphes et des procès-verbaux, l'Église est pour lui avant tout un lieu où l'Esprit saint agit. En 2007, dans son discours d'adieu comme président du Conseil synodal, il l'exprime ainsi : « Cette ouverture que nous vivons en tant qu'Église et que chacune et chacun devrait ressentir, nous ne la puisons pas dans l'air du temps d'un pluralisme arbitraire, mais dans l'Évangile qui nous guide et nous engage. » (mdü)

Paarberatung als Übergangsprozess

Manchen Menschen fällt es schwer, Neues zu wagen. Oft brauchen sie dabei einen Übergangsberater.

Werner Schächli

Übergänge erleben wir ein Leben lang. Da gibt es die ganz grossen: In-die-Welt-Kommen und Aus-der-Welt-Gehen. Dazwischen jene wie Heirat, Familiengründung, Stellenwechsel, Trennung oder Scheidung, Wohnortswechsel, Pensionierung. Dann gibt es auch die kleinen, wenn Klient:innen aus dem Alltag kommend in den Beratungsraum treten – und wenn sie wieder gehen.

In Übergängen verlassen wir Altes, um etwas Neues anzufangen. Denn was im Bisherigen funktioniert hat und sinnvoll war, taugt im Heute nicht mehr. Dazwischen scheint es so etwas wie einen Bereich des «Nicht mehr» beziehungsweise des «Noch nicht» zu geben. Dieses «Dazwischen», ein Niemandsland, ist der Ort der Wandlung.

Beratungsprozesse sind Übergangsprozesse. Als Berater bin ich ein Übergangsbegleiter auf dieser Wegstrecke zwischen Alt und Neu. Menschen kommen in die Beratung, weil der Ist-Zustand unerträglich geworden ist («Wir drehen uns im Kreis.» – «Ich halte dein Verhalten X nicht mehr aus.» – «Wenn du dich nicht änderst, gehe ich.»). Doch der Soll-Zustand ist noch fremd und unbekannt, wobei dieser – häufig bei Paaren – ganz unterschiedlich definiert wird.

Den Zwischenraum ausloten

Konkret bedeutet das: Im Übergang muss man sich verändern. Man kann nicht einfach zur alten Normalität zurückkehren. Doch auch das Neue ist ungewisses Land, noch nicht erkundet und fremd, was etwas Bedrohliches an sich haben kann. Auf diesem schwierigen Wegabschnitt begleite ich Menschen.

Ich unterstütze sie, Altes abzuschliessen, die Phase des Dazwischen auszuloten, um mit Bedacht Neues zu entwickeln und erste Schritte in die gewünschte Richtung zu gehen.

Das ist oft verbunden mit einer Pendelbewegung: Bereitwillig gehe ich bei Bedarf mit ihnen das Wegstück zurück zum Vertrauten und hebe zuweilen das Positive des Alten hervor. Ich mache gar mit einem Augenzwinkern Werbung für alte Gewohnheiten und setze mich sozusagen auf das Problem. So unterlaufe ich ihre Erwartung, als plädierte ich als Berater zwingend für eine Veränderung. Wenn sie dann doch Neues ausprobieren wollen, begleite ich sie zurückhaltend und freue mich über ihren Mut.

Manchmal erzähle ich die Geschichte vom müden Eisbären, der als Ausstellungstier in einem kleinen Wagen eingepfercht nur zwei Schritte vor und zwei Schritte zurück gehen konnte. Als ihn die Zirkusleute eines Tages in einen Eisbärenpark mit weitem Gelände verkauften, trottete unser Eisbär auch hier immer nur zwei Schritte vor und zurück. Von

den anderen Eisbären darauf angesprochen, antwortete er: «Ich bin es halt so gewohnt.» – Wer könnte ihn nicht verstehen? Wir brauchen alle Zeit und Raum für Neues.

Die neun Beratungsstellen im Kanton Bern Ehe Partnerschaft Familie (EPF) sind ein Angebot kirchlicher Träger-schaften, mitfinanziert durch den Kanton. Sie beraten Paare, Einzelpersonen und Familien unabhängig von Konfession, Weltanschauung, Herkunft, Zivilstand und gewählter Lebensform. Sie sind Teil des kirchlichen Seelsorgeangebots.

Werner Schächli ist Psychologe und arbeitet bei EPF Interlaken-Oberhasli. Er blickt auf eine 35-jährige Berufserfahrung zurück.



berner-eheberatung.ch



© iStock | Yur Saric

Best practice Klimaschutz: Kirchgemeinde Wynau, Biodiversität



Fachleute und Freiwillige bauten dieses «Tierhochhaus» in einem halben Tag zusammen.

Hersteller:

Lebensturm GmbH, Hildisrieden

Kosten:

inkl. Transport und Montagehilfe: 2900 CHF

«Damit übernehmen wir Verantwortung für die Schöpfung und für die Vielfalt des Lebens»

Beatrice Hunziker (Dritte v. links),

Kirchgemeindepräsidentin und Umweltteamleiterin.

Finanzielle Unterstützung durch den «Klimakredit»

Möchten Sie das obige Projekt auch in Ihrer Kirchgemeinde umsetzen oder eine eigene Idee entwickeln? Regula Armingeon, Fachbeauftragte Klimaschutz, unterstützt Sie dabei!

Kontakt:

regula.armingeon@refbejuso.ch

031 340 25 13

Weitere Informationen und das Gesuchsformular im Login-Bereich unter Kirchliche Finanzierung Klimaschutz.



Médiathèque CREDOC



Écouter les invisibles:

Un aumônier au cœur du travail raconte

Jean-Claude Huot

Saint-Maurice: Saint Augustin, 2025

ISBN: 2889262898

Qui remarque la nettoyeuse qui passe le balai après la fermeture du supermarché?
Qui remercie le livreur qui dépose un colis à l'aube? Pendant plus de dix ans, Jean-Claude Huot, en sa qualité d'aumônier du monde du travail, a accompagné celles et ceux que notre société ne voit pas, ces travailleuses et travailleurs aux métiers essentiels, mais trop souvent précaires, invisibilisés. Un véritable plaidoyer pour l'écoute, la fraternité, la foi vécue au cœur du réel se dégage de ce livre. À la fin de la lecture, vous verrez ces personnes autrement. Vous les remarquerez dans la rue, dans les couloirs des hôpitaux ou des centres commerciaux que vous fréquentez. Et, pourquoi pas? Vous les remercirez pour leur travail et leur courage.

Impressum

ENSEMBLE

Magazin für Mitarbeitende, ehrenamtliche und engagierte Mitglieder der Reformierten Kirchen Bern-Jura-Solothurn | Magazine pour les membres engagés, collaborateurs et bénévoles des Églises réformées Berne-Jura-Soleure

Herausgeberin | Editeur:

Reformierte Kirchen Bern-Jura-Solothurn |
Églises réformées Berne-Jura-Soleure |
Altenbergstrasse 66, Postfach | Case postale,
3000 Bern 22, ENSEMBLE@refbejuso.ch
(auch für Abbestellungen)

Erscheinungsweise | Parution:

4-mal pro Jahr | 4 fois par année

Auflage | Tirage:

7000 Ex.

Nächste Ausgabe | Prochaine parution:

Juni | Juin 2026

Redaktion | Rédaction:

Markus Dütschler (mdü), verantwortlich / responsable
Nathalie Ogi (nog), rédactrice francophone
Isabelle Not (ino), Kommunikationsdienst

Übersetzungen | Traductions:

André Carruzzo, Rolf Hubler (Deutsch),
Gabrielle Rivier, Nadya Rohrbach

Korrektur | Corrections:

Renate Kinzl

Titelbild | Image de couverture:

© iStock nndanko

Grafisches Konzept | Concept graphique:

EGGER next, Rathausplatz 4, 3600 Thun

Layout | Druck | Impression:

EGGER AG, Lindenmattstrasse 7, 3714 Frutigen



Reformierte Kirchen
Bern-Jura-Solothurn
Eglises réformées
Berne-Jura-Soleure

Kurse und Weiterbildung

Anregungen und Einblicke aus der Praxis zu Themen der Organisationsentwicklung von Kirchgemeinden

Onlineimpulse

20.04.2026, 20.00–21.30 Uhr regionale Zusammenarbeit

09.06.2026, 20.00–21.30 Uhr Organisationsmodelle

12.08.2026, 20.00–21.30 Uhr Thema noch offen

15.10.2026, 20.00–21.30 Uhr Thema noch offen

30.11.2026, 20.00–21.30 Uhr Thema noch offen

Auskunft: remo.meister@refbejuso.ch, 031 340 24 24

Anmeldeschluss: jeweils eine Woche vor der Veranstaltung

26116

Neu im Kirchgemeinderat

Eine Einführung in die Aufgaben, Verantwortlichkeiten und Kompetenzen

30.04., 07.05., 21.05., 28.05. + 03.06.2026, 18.00–21.00 Uhr

Haus der Kirche, Altenbergstrasse 66, Bern

Anmeldeschluss: 09.04.2026

26124

Geschichten und Musik für Kleinkinderfeiern und Familiengottesdienste

Als Kirche mit Familien feiern

01.05.2026 und/oder 29.05.2026, 09.00–16.30 Uhr

Haus der Kirche, Altenbergstrasse 66, Bern

Anmeldeschluss: 10.04.2026

26125

Weisheitliche Lebenslehre als Neubestimmung der Rede von Gott

Ökumenische religionspädagogische Fachtagung mit Klaas Huizing

05.05.2026, 09.00–15.30 Uhr

Haus der Kirche, Altenbergstrasse 66, Bern

Anmeldeschluss: 22.04.2026

26110

Sicher gehen – sicher begleiten im Besuchsdienst

Besuchsdienstmodul

08.05.2026, 13.30–16.00 Uhr

Haus der Kirche, Altenbergstrasse 66, Bern

Anmeldeschluss: 23.04.2026

26117

Die «Lange Nacht der Kirchen» zum Fliegen bringen

Ein Online-Vorbereitungsworkshop mit Anregungen direkt aus der Praxis

18.06.2026, 18.00–20.30 Uhr, online

Anmeldeschluss: 11.06.2026

26113

Basiskurs Franz-Kett-Pädagogik GSEB e.V.

Die Franz-Kett-Pädagogik gründet auf Franz Kett und Sr. Esther Kaufmann

Block 1: 06. + 07.08.2026, 09.00–17.00 Uhr

Haus der Kirche, Altenbergstrasse 66, Bern

Block 2: 07.10.2026, 09.30–21.00 Uhr, 08.10.2026, 07.30–21.00 Uhr,
09.10.2026, 07.30–17.00 Uhr

Seminar- und Freizeithaus Wydibühl, Wydibühlstrasse 24, Herbligen

Anmeldeschluss: 30.06.2026

26101

Zwischen Abschied und Neubeginn

Pilgernd über die Pensionierung nachdenken

25.08.2026, Kursstart und Infoabend, 18.00–21.00 Uhr

Haus der Kirche, Altenbergstrasse 66, Bern

19.–23.10.2026,

pilgernd unterwegs von Valchava (Münstertal) nach Schlanders

Anmeldeschluss: 31.05.2026

Formation Arrondissement du Jura

Etre présent-e quand l'autre ne peut pas guérir

Sensibilisation aux soins palliatifs

28.05.2026

De 14h à 18h (avec goûter maison)

Maison Saint-Paul, Crêt-des-Fleurs 24, Bienne

Délai d'inscription: 20.05.2026

Anmeldung Kursadministration

Reformierte Kirchen Bern-Jura-Solothurn,
Altenbergstrasse 66, Postfach, 3000 Bern 22,
T 031 340 24 24, kursadministration@refbejuso.ch
www.refbejuso.ch/angebot/kurse



Alle
Bildungs-
angebote

Inscription

Eglises réformées Berne-Jura-Soleure
Formation Arrondissement du Jura
www.refbejuso.ch/fr/les-offres/cours
formation@refbejuso.ch



Toutes les
offres de
formation